

FéminÉtudes

Revue étudiante publiée par l'Institut de Recherches et d'Études Féministes
Vol. 3, #1, Avril 1997, \$2

Une revue à soi



SOMMAIRE

- 3 *Le comité de rédaction*
Une revue à soi ?
- 4 *Manon Fontaine*
Lettre à Virginia Woolf
- 5 *Nadia Gagné*
Virginia Woolf ou la transgression d'une vie
- 7 *Pascale Dubé*
De Virginia Woolf à Micheline de Sève
- 11 *Robin Nadeau*
Sappho, la femme et son œuvre
- 12 *Philippe Routier*
L'impact du discours lesbien sur le mouvement féministe en France et aux États-Unis dans les années 80
- 16 *Sophie Desjardins*
Betty Friedan
- 17 *Marise Bachand*
**Entrevue avec Marie-Andrée Roy
Quand le féminisme s'attaque au plus conservateur des pouvoirs**
- 19 *Marise Bachand*
Femmes et culture populaire
- 20 *Brigitte Robert*
Zizanie chez les meneuses de claques
- Manon Fontaine*
Judith Trudeau
21 **Quand la poésie mitraille**
- 22 *Brigitte Robert*
Réseau des lesbiennes du Québec / Quebec lesbian network : vers une compréhension globale
- 23 *Manon Fontaine*
Historique du mouvement des femmes de l'UQAM

NOS PAGES VOUS ATTENDENT

Nous cherchons des collaboratrices et collaborateurs pour nos prochains numéros, autant à la rédaction d'articles ou de chroniques et à l'illustration (dessins, photographies). Si cela vous intéresse, écrivez-nous à l'adresse suivante:

FéminÉtudes
a/s Institut de recherches et d'études féministes
C.P. 8888, Succ. Centre-ville, Montréal (Québec) H3C 3P8

Nous serions également heureuses de recevoir vos commentaires, suggestions ou projets d'article. Tous les courants d'idées féministes, tous les genres littéraires et tous les styles seront considérés puisque nous tenons à ouvrir les débats et à élargir les horizons.

Vol. 3 N°1 • Avril 1997

FéminÉtudes est une revue étudiante publiée par l'Institut de recherches et d'études féministes (IREF) de l'Université du Québec à Montréal

Comité de rédaction :

Marise Bachand

(Histoire)

Manon Fontaine

(Études littéraires)

Nadia Gagné

(Études littéraires)

Brigitte Robert

(Études littéraires)

Collaboratrices et collaborateurs à la rédaction

Pascale Dubé

(Études littéraires)

Robin Nadeau

(Histoire)

Philippe Routier

(Étudiant libre)

Judith Trudeau

(Sciences politiques)

Conception graphique :

Michael Schneider

Réalisation graphique :

Louise Courville

Page couverture :

Anne Deret

Impression :

Service de reproduction de

l'UQAM

Tirage :

500 exemplaires

Points de ventes :

Institut de recherche en études

féministes de l'UQAM

Pavillon les Atriums

870, boul. de Maisonneuve Est,

Montréal, Local T-4545

(514-987-6587)

Le Centre de Femmes de

l'UQAM

1259, rue Berri

(9^{ème} étage : SJ-9112)

(514-987-3000 poste 8940)

L'Androgynie

3636 boul. St.-Laurent, Montréal

(514-842-4765)

Nous tenons à remercier pour

leur soutien financier l'IREF, le

Service à la vie étudiante de

l'UQAM ainsi que

l'Agesshalcuqam.



LE MOT DE L'IREF

Un troisième numéro de FéminÉtudes illustre très bien le dynamisme des étudiantes de la concentration en études féministes à l'IREF. Car c'est tout un défi de solliciter des textes, en pleine session universitaire, d'aller chercher des subventions et d'« accoucher » d'un numéro de revue qui sort avant la fin de l'année universitaire.

Mais cette année, ce n'est pas le seul défi qu'a relevé l'équipe de rédaction. Alors que les deux précédents numéros étaient l'œuvre d'étudiantes de deuxième cycle et de premier cycle, cette année, ce sont uniquement des étudiantes et étudiants du premier cycle qui ont « joué de la plume ».

Contrairement aux numéros précédents, ce numéro est sans thème, ouvrant la porte à des contributions plus éclatées et fantaisistes, ce qui n'exclut pas des textes plus « sérieux ». Signe des temps ! peut-être. Mais ce qui est certain c'est que le féminisme se porte encore très bien dans la jeune génération.

Rappelons qu'il s'agit d'une revue étudiante, subventionnée en partie par l'IREF dont le contenu n'engage que la responsabilité des auteures.

Évelyne Tardy,
directrice

Une revue à soi ?

Quatre filles,

Quatre chambres,

Le désir d'en sortir,

Une revue féministe.

Pourquoi ?

Pour une parole qui libère
enfin.

Vous aussi,

Sortez de votre chambre.

Et tournez la page...

Virginia Woolf,

Micheline de Sève,

Marie-Andrée Roy,

Sappho,

Betty Friedan,

Shania Twain,

Adrienne Rich...

vous ouvrent leur porte...

Féministement vôtre,

Le comité de rédaction

IREF

Institut

de recherches

et d'études

féministes

LETTRE À VIRGINIA WOOLF

Manon Fontaine

Montréal, décembre 1996

Chère Virginia,

Vos réflexions¹ me font découvrir des femmes derrière les figures littéraires et je tremble du passé féminin. Mon regard voit l'ombre de Jane Austen, des sœurs Brontë et de George Eliot; toutes j'apprends qu'elles respirent sous mes propres mots. Leurs différentes calligraphies nées de mains fines, parfois gênées, honteuses ou en colère restent déterminées à réaliser le rêve féminin souvent impossible pour l'époque: écrire.

Émue par ces femmes, je vois à présent leur courage (bien caché) derrière les beaux livres chez Champigny. Les noms sur la tranche éveillent tout un monde patriarcal que l'historien connaît mais que l'écrivain veut taire. Ces femmes, ces Anglaises d'un autre siècle, trouvent leur écho dans ma propre vie.

Je songe à toutes ces femmes anonymes dont vous parlez, toutes ces femmes qui n'ont pas érigé de fortune. Celles qui ont fait sortir tout un peuple de leurs jambes ouvertes et qui, jamais, n'ont eu de reconnaissance. La masse informe se précise alors dans ma tête et je vois d'autres femmes et d'autres époques, mais toujours l'impossibilité d'être pour certaines.

L'appartement minuscule devient, en cette nuit de décembre, un refuge convoité par des milliers d'entre elles. Je regarde les murs dénivelés, la peinture défraîchie et les planchers vieilliss; je regarde et j'ai un élan de tendresse pour l'immeuble décrépît sur l'avenue Parc Lafontaine, celui où j'ai une chambre à moi. Une chambre qu'aucune femme dans ma famille n'a eu la possibilité d'avoir, ni mes grands-mères, ni même ma mère si jeune.

Une épouse, une mère, une chrétienne; un destin qui fait oublier Rose et Fernande; tue les jeunes filles d'une autre époque qui me sourient sous le vieux miroir, près de l'ordinateur. Aucun nom sur ces photos jaunies mais une indication, une seule, der-

rière le carton blanc: 17 ans 1931. Soixante-cinq ans me séparent de cette jeune fille, de celle qui fut Fernande dix-sept ans. Un époux très malade, six enfants et la charge d'une ferme l'ont séparée d'elle-même le reste de sa vie. Puis Rose encore, la tendre grand-mère de la tradition; un peu ronde, un tablier de dentelle et une odeur de tarte aux pommes à la peau. Des années j'ai grandi avec elle, avec grand-maman Desnoyers. Je ne savais pas Rose derrière la vieille dame, mais elle, se souvenait-elle de cette présence?

Je sais Virginia. Je sais l'insuffisance d'une chambre et de rentes annuelles. Ce n'est pas assez pour faire de grand-maman Desnoyers et de grand-maman Fontaine des écrivaines de talent. Non, mais c'est juste assez pour empêcher la mort de Rose et Fernande... Une autonomie pour assurer la mémoire, la survie: la possibilité d'un regard singulier en héritage. Utopie bien sûr, seul le regard des autres sur ces femmes mortes depuis longtemps existe encore. Rose aimait la couleur verte, la crème glacée à l'érable et elle pleurait toujours en écoutant *Bonheur d'Occasion*. Quant à Fernande, je ne sais pas. Des années j'ai cru qu'elle s'appelait Juliette, comment pouvait-elle être quelqu'un d'autre alors que mon grand-père s'appelait Roméo?

J'ai mal Virginia, ces femmes sont en moi et elles souffrent de mon silence, de ma peur. Même ma mère, bien vivante, se dispute une place entre mon foie et mes poumons. Toutes, elles ont besoin de ma voix pour se faire entendre. Une seule fois les yeux de ma mère m'ont dit l'espoir de ma parole. Espoir muets transmis de mère en fille depuis des générations sans doute. Sans témoin autre que la peur. Celle de la perte d'identité en dehors de la maison familiale, au-delà de l'époux ridé et des enfants vieilliss...

Oui, parler pour soi, crier pour ses ancêtres. Toujours il faut la voix haute. Chercher la soeur de Shakespeare en moi. Écrire quoi? Comment? Je suis prétentieuse Virginia. Je crois en ma vérité.

Féministe. On me dit féministe. Ça fait sourire mon copain. Il me serre plus fort dans ses bras. À presque m'étouffer...

J'ai le vouloir de dire vous savez. Mais toujours, il faut plus. Des sous par exemple. Du temps. La sociologie me fait étudiante au baccalauréat en études littéraires. Étudiante pauvre, bien sûr. Déjà en 1928 vous parliez de la pauvreté des femmes. Présente encore, elle se fait l'ombre de plus d'une, de plus d'une étudiante encore. Vous expliquer, le prix de la liberté pour une jeune femme de 22 ans... J'avoue, parfois je crois en mon talent, parfois. Mais toujours, la peur de ne pas écrire, toujours cette peur est là. Les mots dans ma vie, après l'université. Sauront-ils encore le chemin jusqu'à la page blanche?

Virginia, des femmes millénaires voudraient ma vie. Des militantes ont gardé les poings serrés des siècles durant. Elles ont vécu pour tous les possibles dans ma main ouverte en 1973. Mais j'ai besoin d'une chambre à moi et de rentes annuelles. Pour que l'écriture coule encore dans ma vie. Et ressuscite toutes ces autres femmes, celles qui ont vécu les yeux baissés, un doigt sur la bouche...

Avec toute ma tendresse et ma reconnaissance

1. Virginia Woolf, *Une chambre à soi*, Paris, Denoël Gonthier, 1951, 157 pages.

VIRGINIA WOOLF OU LA TRANSGRESSION D'UNE VIE

Nadia Gagné

Simone de Beauvoir dit dans *Le deuxième sexe* à propos des écrivaines qu'elles ne peuvent créer quelque chose de nouveau et de vraiment authentique. Elle explique qu'il y a des écrivaines qui sont conscientes du fait que la société leur impose un statut d'objet. Cette prise de conscience est ressentie, par exemple, dans les livres de Virginia Woolf et d'Emily Brontë. Cependant, il n'y a pas de véritables projets, car ces écrivaines ne font que montrer l'injustice de la société, elles n'ont pas de projets concrets pour la changer. En lisant l'oeuvre de Virginia Woolf, nous pouvons remettre en question l'opinion de Simone de Beauvoir. *Journal d'un écrivain et Correspondance* traduisent plutôt une pluralité de désirs et une multitude de transgressions pour y arriver...

«La présence du corps dans l'écriture.»

«Je sens dans mes doigts le poids de chaque mot.»

Virginia Woolf, *Journal*

Selon Èlène Cliche, le corps fait partie intégrante de l'écriture chez Virginia Woolf dans *Correspondance*. La nourriture, la maladie et les gestes quotidiens collaborent activement aux écrits de l'auteure. Virginia écrit à Vita et lui exprime toute sa joie d'avoir reçu son beurre: «*Jamais Jamais Jamais n'avons eu un aussi enchanteur, étonnant, glorieux [...] j'en ai détaché un morceau et l'ai mangé nature*(p.521-522)». Elle ne trouve pas d'adjectifs assez puissants pour décrire ses sensations face au goût du beurre: «*divin beurre [...] orgie de beurre*(p.522)». Comme l'analyse Èlène Cliche dans son article, Virginia Woolf demeure très près des sensations corporelles dans sa façon d'écrire à Vita.

Elle parle également à son journal des maux physiques la faisant souffrir, comme ses migraines. Son journal intime est le lieu où elle se permet d'explorer différentes formes d'écritures. Elle se laisse aller également à une écriture automatique: «*cela détend les muscles*» (p.39). Il y a encore ici une référence au corps. D'ailleurs, il rat-

trape continuellement la femme: «*j'ai écrit au point d'en avoir un commencement de migraine*(p.199)». Le corps de Virginia refuse qu'on l'oublie et maintient régulièrement sa maîtresse dans un état statique. Virginia Woolf doit rester au lit plusieurs jours à cause de migraines. Il y a donc une déconstruction de l'opposition esprit/corps dans *Journal d'un écrivain et Correspondance*. L'écriture de cette grande écrivaine prouve que le corps ne nie pas l'esprit et vice versa.

Ceci peut nous faire penser à l'investigation du corps dans la prise de parole. S'exprimer en public sur un sujet qui nous passionne (comme le féminisme, par exemple) peut comporter une participation très active du corps: voix tremblante, mains moites, etc. Ceci n'a rien à voir avec la nervosité des exposés oraux. C'est plus fort encore. On veut tellement que les gens comprennent notre point de vue. Durant les échanges et les discussions, notre corps devient un réceptacle d'émotions et s'imbibes de toutes les paroles et de toutes les émotions exprimées par autrui. Le corps est alors en état d'abandon total car on ne le contrôle plus. On ressent d'ailleurs souvent un besoin d'écrire après cette investigation du corps. Nous trouvons que notre parole n'a pas été assez claire et que peut-être notre «public» n'a pas bien compris le sens de nos pensées. On comprend alors le caractère indissociable du corps, de la parole et de l'écriture. S'il y a tant d'énergie à exprimer cette interrelation entre le corps, l'écriture et la parole, c'est que nous pouvons ressentir très souvent ceci lorsque nous nous exprimons face au féminisme. Des idées féministes d'ailleurs très présentes dans les écrits de Virginia Woolf.

UNE SOIF DE VIVRE

Malgré un état de santé délicat, Virginia Woolf possède une volonté féroce de vivre. Ses «orgies de beurre» le démontrent bien. Dans *Journal d'un écrivain*, l'auteure écrit sa passion pour l'écriture: «*seulement si je n'écrivais pas cela à un rythme plus accéléré que la plus rapide des machines à écrire, et si je m'arrêtais pour réfléchir, rien de tout cela ne serait jamais écrit*(p.30)». L'écriture de

Virginia Woolf est avide et fouguese. Elle ne veut pas devenir une écrivaine blasée et sans convictions qui fait seulement couler des mots sur papier(p.68). L'auteure n'a pas à s'inquiéter car *Journal d'un écrivain* traduit la vie d'une femme ayant une façon totalement différente de voir la vie. Elle transgresse toutes les lois auxquelles la société contraint la femme depuis des siècles. L'écriture de Virginia Woolf démontre aux femmes diverses possibilités de désirs: «*J'ai pris parti contre le système familial [...] Des garçonnets et des fillettes si assommants et si bien élevés!*» (p.56).

LA PLURALITÉ DES DÉSIRS

La vie est un flux et reflux perpétuel, ce qui explique beaucoup de choses, bien que j'ignore la cause de ces marées.

Virginia Woolf

La vie de Virginia est une somme de transgressions. Cette femme écrivaine et théoricienne fait peur à bien des hommes: (parlant de Forster) «*Nous nous serrâmes très cordialement la main, et pourtant je le sens toujours se rétracter devant moi, comme si je l'effrayais, en tant que femme: femme intelligente et femme moderne*(p.37)». Une femme écrivaine qui ose se définir comme intelligente et moderne se rend coupable d'une double faute. Virginia Woolf vit une relation difficile avec les hommes. Elle n'accepte pas de s'assujettir devant eux. Son désir d'être une femme à part entière dans un monde où les femmes sont considérées comme des êtres objets, crée une tension entre elle et le monde masculin: «*L'atmosphère masculine me déconcerte. Se méfient-ils de vous? Vous méprisent-ils?*» (p.38) [...] *Les gens qui détestent les femmes me dépriment* [...] (p.188). Également, cette écrivaine refuse la maternité: «*Je n'aime pas le fait "physique" d'avoir des enfants à soi*» (p.203). Ce commentaire est assez inhabituel chez une femme du début du siècle. Nous sentons dans cette remarque quelque chose qui s'apparente à son essai *Une chambre à soi*. L'enfant représente pour Woolf un empêchement à l'écriture. La maternité enlève toute possibilité à la femme de se

réaliser en dehors de l'enfant. Celui-ci enlève la femme « la chambre » dans laquelle elle peut réaliser ses désirs. En analysant cela de plus près, on se rend compte à quel point Virginia Woolf a été la pionnière d'une Simone de Beauvoir ou d'une Colette Guillaumin. Ces deux dernières ont défini la maternité comme une oppression pour la femme. L'ultime transgression de l'auteure demeure sans aucun doute son amour pour Vita Sackville-West. Les lettres des deux femmes rassemblées dans *Correspondance* relatent l'amour réciproque de ces deux écrivaines. Virginia transfère son amour pour Vita dans son roman *Orlando* (1928) et le commente ainsi : « une biographie commençant vers 1500 et se poursuivant jusqu'à notre époque, intitulée *Orlando: Vita. Seulement avec un changement de sexe* (p.198) ». Virginia réalise avec *Orlando* une écriture subversive en faisant de Vita un être androgyne.

ENTRE LA RAISON ET LA DÉRAISON

Virginia Woolf parle de son roman *La traversée des apparences* et nous avons une impression de déjà vu : « une arlequinade, un assortiment de pièces et de morceaux — tantôt simple et grave, tantôt frivole et superficiel, ici pareil à la vérité de Dieu, là une liberté, une force qui s'épanche à mon gré » (p.55) ». Ce déjà vu est nul autre que la vie même de l'auteure. Une vie remplie d'oppositions et d'incertitudes. Virginia Woolf se pose beaucoup de questions. Il n'y a jamais de vérités absolues chez elle. Elle oscille entre la raison et la déraison. Elle utilise dans son journal beaucoup de verbes d'incertitudes : « je crois... je suppose... je pense ». Elle éprouve un sentiment de doute continu envers son travail de création : « Ai-je suffisamment acquis la maîtrise de mon dialogue pour le saisir et l'y loger ? » (p.53) ». Une fois le doute dissipé, elle se sent pleinement maîtresse de sa situation et de ses opinions : « En tout cas, rien ne peut ébranler mon opinion sur un livre. Rien. Rien » (p.59) ». Virginia se sent déchirée entre le silence dans lequel la société veut la contraindre et la parole : « Se taire quand on est entouré, ou bien choisir la remarque la plus réfléchie, et non la plus spectaculaire » (p.205) ». Parler ou se taire... Nous avons tous et toutes un jour ou l'autre éprouvé pendant quelques secondes une culpabilité de parler. Nous nous sommes dites intérieurement « je n'aurais pas dû dire cela ». La prise de parole comporte des risques et Virginia Woolf a pris ces risques.

Malgré sa confiance en elle et ses multiples transgressions, l'écrivaine doute d'elle-même : « Le temps viendra-t-il où je pour-

rai relire mes textes imprimés sans rougir, trembler et souhaiter me cacher dans un trou ? » (p.35) ». Ici encore, un rapport au corps s'effectue : les termes « rougir » et « trembler » expriment des sensations corporelles. Virginia Woolf définit d'une façon tellement juste notre peur d'être lue. En lisant ce commentaire sur la peur, un retour sur soi s'effectue automatiquement. Cette peur de faire lire nos textes nous touche tous et toutes un jour ou l'autre. Le fait de montrer ses écrits signifie pour l'écrivaine et l'écrivain mettre à nu ses faiblesses et ses peurs. C'est également exhiber des choses qui font partie de nous et qui ne sont pas nécessairement jolies. Comme nous le prouve *Journal d'un écrivain*, une personne n'est pas « bonne » ou « méchante » mais un mélange des deux. Toutefois, la plus grande peur demeure celle que l'autre n'aime pas nos textes. Ne parlons pas ici des « critiques », mais plutôt des proches en qui nous avons confiance. Cette peur d'être lue peut entraîner une censure pendant l'acte d'écriture. Par exemple, nous pouvons essayer d'écrire de façon détachée en évitant tout rapport à soi. Virginia Woolf ne se nie certainement pas dans son écriture ; au contraire, son corps, sa fougue et sa détresse y participent activement.

LA MÉLANCOLIE

Nous ressentons une mélancolie et une souffrance en lisant *Journal d'un écrivain* : « Pourquoi la vie est-elle donc si tragique ? Si semblable à une bordure de trottoir au-dessus d'un gouffre ? » (p.62) ». Nous analysons un vide dans le journal de l'écrivaine. Un vide existentiel l'empêche d'être heureuse complètement : « Et en dépit de tout cela, comme je suis heureuse... n'était cette impression d'une étroite bordure de trottoir au-dessus d'un gouffre » (p.63) ». Virginia Woolf a essayé toute sa vie de remplir ce vide. L'écriture et la lecture sont souvent venues au secours de l'écrivaine allant tout droit dans le gouffre. Quel peut être l'origine de ce vide profond ? D'une enfance malheureuse ? Mise à part quelques allusions à ses parents, elle parle très peu de son enfance dans *Journal d'un écrivain*. De toute manière, personne ne peut avoir la prétention d'expliquer les causes profondes d'un pareil sentiment. Le sentiment de vide arrive souvent d'une manière inattendue et pas toujours lors d'une peine ou d'un sentiment pénible. Il débarque comme une vieille amie et repart sans dire au revoir. Son arrivée provoque une angoisse très profonde. On se met à effectuer toutes sortes de tâches pour ne pas tomber trop profondément dans une mélancolie pénible à tolérer. L'enchevêtrement du vide, de l'angoisse et

de la mélancolie a pour conséquence un sentiment de solitude totale. Penser la mort de Virginia Woolf devient alors difficile à supporter...

BIBLIOGRAPHIE

CLICHE, Èlène, « Comme dans voluptés », *Spirale*, Montréal, n° 61, 1986, p. 11.

SACKVILLE-WEST, Vita et Virginia WOOLF, *Correspondance*, Stock, coll. Nouveau cabinet cosmopolite, 1985, 531 pages.

WOOLF, Virginia, *Journal d'un écrivain*, trad. de l'anglais par Germaine Beaumont, Paris, Christian Bourgeois éditeur, 1984, 586 pages.



LIBRAIRIE
GAIE,
LESBIENNE,
FÉMINISTE

3636, boul. St-Laurent
Montréal, Québec
H2X 2V4
Tél.: (514) 842-4765
Fax: (514) 842-2318
libandro@total.net
www.kiosque.com/pub/andro

DE VIRGINIA WOOLF À MICHELINE DE SÈVE

Ce texte a été présenté comme exigence partielle pour le cours « Femmes et Politique » à la session automne 1996.

Pascale Dubé

Lorsque l'on considère l'histoire des revendications féministes, on se rend compte qu'elle est ponctuée par deux moments forts : le mouvement suffragiste et celui des années soixante-dix. Toutefois, malgré leur dichotomie revendicative, cela ne signifie pas que les textes féministes d'avant les années soixante-dix ne valent plus rien. Bien au contraire, nombreuses sont les auteures reprises ou dont se sont inspirés les féministes qui les ont suivies, comme ça été le cas pour Micheline de Sève. En effet, dans son texte *Pour un féminisme libéral*, Micheline de Sève fait référence à *Trois guinées*¹ de Virginia Woolf.

Même si cinquante ans séparent ces deux textes, ils comportent tout de même de nombreux points argumentatifs communs. L'enjeu de cet article est de voir comment Micheline de Sève, une féministe moderne, entrecoupe la théorie féministe de Virginia Woolf. Cela permettra d'avoir une idée d'ensemble de la mouvance des discours féministes. Toutefois, avant de se pencher sur ce qui unit ces deux textes, nous allons les prendre séparément pour mieux saisir la particularité de chacun.

Trois guinées est le deuxième essai marquant de Virginia Woolf après le célèbre *Une chambre à soi*. Ce deuxième essai datant de 1938 est résolument plus politique que le premier qui voulait être une réflexion sur les femmes et l'écriture pour arriver à une conclusion plus générale sur la condition des femmes. Elle fixe dans cet ouvrage des bases qu'elle reprendra plus en profondeur dans *Trois guinées* :

La liberté intellectuelle dépend des choses matérielles. [...] Et les femmes ont toujours été pauvres, et cela non seulement depuis deux cents ans, mais depuis le commencement des temps. Les femmes ont eu moins de liberté intellectuelle que les fils d'esclaves athéniens. [...] Voilà pourquoi j'ai tant insisté sur l'argent et une chambre à soi.²

Les deux essais de Virginia Woolf s'inscrivent après le droit de vote des femmes acquis en 1919 en Angleterre. Toutefois, comme ces essais le montrent, il reste encore

beaucoup à faire pour l'émancipation totale des femmes. *Trois guinées* paraît en 1938, à l'aube de la Deuxième Guerre Mondiale. Il est publié à la suite d'une lettre d'un correspondant de l'auteure qui désirait savoir : « Comment faire, à votre avis, pour empêcher la guerre ? » Or, cet essai est en quelque sorte la réponse à cette lettre. D'emblée, Virginia Woolf se rend compte que c'est bien la première fois qu'un homme cultivé demande à une femme ce qu'elle pense de la guerre. Certes, tous deux viennent de la même classe, mais un monde les sépare : celui de leur sexe. La guerre n'est pas du domaine des femmes ; elle reste une manifestation masculine :

Voici donc, immédiates, trois raisons qui poussent les gens de votre sexe à se battre. La guerre est une profession, une source de bonheur et d'excitation ; elle est aussi un débouché pour les qualités viriles sans lesquelles les hommes se détérioreraient.³

Or, les conséquences des guerres sur les femmes sont d'une toute autre nature, car elles en sont les principales victimes avec leurs enfants. Pour Virginia Woolf, le seul moyen d'éviter la guerre se résume à trois guinées : l'éducation, l'autonomie financière et la liberté d'être et d'expression pour les femmes.

La menace de la guerre est aux portes de l'Angleterre en 1938 et on sent l'urgence de la situation sous la plume de l'auteure. Les combats que mènent les femmes pour leurs droits sont impensables sans la participation des hommes à la lutte, puisqu'il s'agit d'une lutte ressemblant à celle des démocrates anglais :

Les féministes combattaient le même ennemi que vous combattez et pour les mêmes raisons. Elles luttaient contre la tyrannie du patriarcat, comme vous luttez contre la tyrannie fasciste. Notre revendication ne se limitait pas aux droits des femmes ; nous revendiquions le droit pour tous - pour tous les hommes et toutes les femmes - au respect de leur personne et au respect en leur propre personne, de la Justice, de l'Égalité et de la Liberté.⁴

Cette fois, Virginia Woolf implique les hommes dans la cause féministe qui prend la forme d'une cause universelle au même titre que celle de la guerre. Il faut que les deux sexes

s'unissent pour vaincre toutes les tyrannies découlant du patriarcat. L'appel de Virginia Woolf est clair : la paix et la liberté sont des valeurs communes aux deux sexes ; tandis que la guerre est ce qu'il y a de pire parce qu'elle détruit tout sur son passage. Voilà l'urgence qui habite Virginia Woolf à la veille de la Deuxième Guerre Mondiale sous la menace de l'Allemagne nazie et de l'Italie fasciste.

Aussi, l'argumentation féministe de Virginia Woolf tend à rendre compte de la situation des femmes, mais elle s'adresse surtout aux hommes dans le but de leur ouvrir les yeux devant l'ampleur de la tyrannie patriarcale. Pour ce faire, elle utilise à la fois la voix des femmes et celles des hommes à travers leurs écrits pour en faire ressortir les différences et les points communs. La première guinée concerne l'éducation, puisqu'elle est le meilleur moyen de se prémunir de la guerre. Les femmes ont été éduquées dans le but ultime de se marier et cette même éducation qui faisait en sorte que les femmes se soumettaient, puisqu'elles n'avaient pas aucune autre alternative. D'ailleurs, celles qui s'écartaient du modèle proposé devaient avoir les reins solides et un courage à toute épreuve pour survivre aux racontars et aux critiques. Toutefois, Virginia Woolf met en relief la participation des femmes à la Première Guerre Mondiale où elles ont en quelque sorte perpétué les valeurs de cette même éducation et elle s'interroge sur l'empressement des femmes à participer au conflit :

La raison ? Elle provient toujours de cette même éducation. De la haine inconsciente qu'avaient ces filles envers cette éducation en vase clos, à la maison ; envers sa cruauté, sa pauvreté, son hypocrisie, son immoralité, son inanité ; une haine si profonde, qu'elles auraient entrepris n'importe quelle tâche, [...] qui leur aurait permis de se libérer.

1. Micheline de Sève, *Pour un féminisme libéral*, Montréal, Éditions du Boréal Express, 1985, 152 pages.
2. Virginia Woolf, *Trois guinées*, Paris, Éditions des femmes [1938], 1977, 324 pages.
3. Idem, *Une chambre à soi*, Paris Éditions Denoël [1929], 1992, 171 pages.
4. Ibid, 162
5. Idem, *Trois guinées*, op. cit., 33
6. Ibid, 417 Ibid, 194
7. Ibid, 194

Pour l'auteure, il ne fait aucun doute que le meilleur moyen pour prévenir la guerre reste l'éducation.

Les femmes éduquées sont pour la majorité celles qui peuvent gagner leur vie. Ces femmes bénéficient de nombreux avantages sur les autres, puisqu'elles sont autonomes et ne dépendent d'aucun homme. Toutefois, elles sont loin de représenter la majorité des femmes pauvres et soumises à des contraintes financières qui les poussent à accepter de se marier. Ces femmes autonomes doivent prendre conscience de leur situation de privilégiée, et surtout comprendre qu'elles possèdent entre leurs mains une arme redoutable: le pouvoir financier. Dans un monde capitaliste, qui constitue aussi un autre type de tyrannie, les femmes plus riches doivent se servir de cette arme pour éduquer leurs comparses pour prévenir la guerre:

[...] si nous parvenons à persuader les femmes qui gagnent leur vie et qui tiennent entre leur main cette nouvelle arme, notre seule arme, celle due à des opinions indépendantes reposant sur un revenu indépendant, si nous parvenons à les persuader d'employer cette influence contre la guerre [...].⁹

La cause de l'éducation est intimement liée à celle de l'autonomie financière pour favoriser «l'indépendance et le désintéressement nécessaires pour aider à empêcher la guerre».¹⁰ C'était la deuxième guinée que Virginia Woolf donne comme indispensable pour le maintien de la paix.

Dans la troisième partie de son ouvrage, l'auteure demande la liberté intellectuelle et celle d'être femme. En d'autres termes, cela se traduit par la prise en compte des femmes et de leurs opinions au même titre que celles des hommes, puisque nous sommes des êtres humains et que nous participons au même monde. Cependant, il ne fait aucun doute que l'Angleterre est sous l'égide du régime patriarcal, car tous les postes de pouvoir et de décisions sont occupés par les hommes. Virginia Woolf se prononce en disant qu'il est bien facile de dire qu'un être est inférieur quant il est systématiquement exclu de toutes les sphères de l'activité humaine à cause de son rôle biologique. Or, pour arriver à régler un conflit tel que la guerre, il faut s'empresse de voir ce que les femmes en pensent, mais surtout tenir compte de la pertinence d'un point de vue différent: «Nos différences, c'est clair, entraînent une incompréhension réciproque. Nées différentes, nous pensons différemment».¹¹ Pour Virginia Woolf, il y a aussi l'urgence d'analyser la guerre avec d'autres points de repères, puisque ce qui compte au fond c'est de l'éviter à tout prix:

Mais en fin de compte notre réponse à votre question revient à dire que notre meilleure façon de vous aider à empêcher la guerre ne consiste pas à répéter vos paroles, à suivre vos méthodes, mais à chercher des mots neufs et à créer des méthodes nouvelles.¹²

C'était la dernière guinée dont Virginia Woolf avait besoin pour expliquer sa théorie féministe afin de stopper la guerre. Pour elle, il ne fait aucun doute que les femmes n'ont pas gagné la lutte avec le droit de vote de 1919, mais il reste encore beaucoup à faire pour établir une démocratie réellement inclusive et pour reconnaître l'universalité réelle des droits des humains. De plus, ce texte est particulièrement innovateur et même moderne, puisqu'il s'inscrit dans le courant constructionniste à l'encontre du discours essentialiste féministe qui faisait cours à l'époque.

Malgré le fait que Virginia Woolf soit morte en 1941, ses textes ne sont pas tombés dans l'oubli, puisqu'elle a été l'instigatrice pour bien des femmes d'une première réflexion féministe. Quand on lit *Pour un féminisme libertaire* de Micheline de Sève, on sent bien une appartenance à Virginia Woolf. Cependant, la réflexion de Micheline de Sève s'inscrit dans un contexte historique tout autre que celui de Virginia Woolf et forcément, il en découle des revendications propres aux années 80, puisqu'on en est rendu à un autre stade du féminisme. Les revendications féministes d'après les années 1970 sont très différentes de celles des suffragistes et beaucoup plus radicales: elles touchent la question des rôles sexuels (le genre) et du corps ainsi que du partage des tâches domestiques. Cependant, elles recourent beaucoup celles de Virginia Woolf quant à la question de la liberté d'expression féminine et de celle de la liberté d'être des femmes, mais aussi quant à la collaboration nécessaire entre les deux sexes pour mieux se comprendre et élaborer une stratégie commune sans sexisme où les deux sexes sont égaux, mais aussi conscients de leurs différences. Maintenant il nous reste à nous pencher sur le texte de Micheline de Sève pour montrer cette «filiation».

Pour un féminisme libertaire paraît en 1985 en plein cœur de la Guerre Froide qui oppose l'URSS et les États-Unis. Au même titre que Virginia Woolf devant la menace expansionniste des tyrannies fascistes qui déclencheront la Deuxième Guerre Mondiale, le contexte historique de Micheline de Sève est teinté de la possibilité de la guerre nucléaire. Il ne fait aucun doute qu'elles ont la même position sur la guerre: elle reste une manifestation du pouvoir patriarcal. Cependant, la problématique de la guerre nucléaire est en quelque sorte ter-

rorisante, puisqu'elle signifie aussi l'anéantissement du monde tel que nous le connaissons, mais surtout la disparition de la race humaine:

À une époque où les grandes puissances disposent d'armes capables de faire sauter la planète, rechercher l'annihilation de l'adversaire n'a plus de sens. Le grand rêve de l'humanité éclate dès lors que plusieurs états sont en mesure de défendre leur droit à la différence, quitte à provoquer un holocauste nucléaire.¹³

Encore là, le patriarcat semble ne jamais vouloir reconnaître la différence et la guerre constitue le meilleur moyen de s'assurer de son caractère univoque en anéantissant la différence qu'il rencontre chez l'autre peu importe sous quelle forme elle se présente. Pourtant, comme Micheline de Sève le montre, les hommes deviennent aussi leur propre victime en envisageant la guerre comme la seule solution pour régler un conflit. Certes, comme Virginia Woolf, elle constate que la guerre est propre à l'institution patriarcale:

Tant que la guerre existe, toute nation peut exiger de ses fils le sacrifice du sang. La peur, instrument d'apprentissage de la féminité, est interdite aux mâles; la surmonter constitue le test de virilité par excellence, conditionne l'accès à un statut enviable — en temps de paix — par rapport à la liberté de circulation restreinte de l'autre sexe.¹⁴

C'est donc dire que le patriarcat façonne encore les rapports de sexe malgré les acquis des luttes féministes modernes.

Virginia Woolf dans *Trois guinées* dénonçait l'exclusion des femmes des institutions de pouvoir et de savoir, mais dans la perspective d'une démocratie inclusive qui reconsidère toutes les institutions patriarcales. Certes, Micheline de Sève est aussi très critique à l'égard du patriarcat, mais à cause de la conjoncture historique, on peut dire qu'il ne s'agit pas du même patriarcat. En effet, pour Micheline de Sève, le patriarcat a changé de visage avec le temps. Les féministes ont lutté pour l'amélioration de la qualité de vie générale des femmes, mais à cause de l'établissement des États Providence cela suppose aussi une prise en charge du corps des femmes par l'État:

[...] l'État, incarnation moderne par excellence du pouvoir patriarcal. C'est l'État, providence de l'entreprise ou maître d'œuvre du Plan, qui se charge de

8. Ibid, 91
9. Ibid, 93
10. Ibid, 166
11. Ibid, 44
12. Ibid, 262
13. Micheline de Sève, op. cit., 144
14. Ibid, 121

régulariser la natalité et les conditions de formation des jeunes générations, élevées en vue de leur intégration dans une structure politique et sociale déjà rodée.¹⁵

Il ne fait aucun doute que le patriarcat s'est transformé, mais cela signifie qu'il subsiste toujours et qu'il est encore oppressif pour les femmes parce qu'il continue de façonner des rapports sociaux de sexes. Cependant, Micheline de Sève nous montre aussi à quel point les hommes sont les victimes des institutions dont ils n'ont plus le contrôle, mais qu'ils ont pourtant mis sur pied et perpétué à leur avantage:

Les hommes, en tant que groupe sexuel, se sont accordé des privilèges certains, en perpétuant notre oppression; chacun d'eux en a bénéficié mais non sans aliéner une part considérable de sa liberté personnelle. S'ils commencent à remettre en question leur complaisance, leur abandon à l'égard du pouvoir sur nous, nous ne devrions pas tarder à les retrouver en alliés à nos côtés.¹⁶

Autrement dit, les hommes sont aussi impliqués dans cette lutte, puisqu'il s'agit de faire disparaître le patriarcat dans le but d'améliorer la qualité de vie des deux sexes. Virginia Woolf et Micheline de Sève ne peuvent envisager la fin du patriarcat sans la collaboration des hommes pour repenser un nouveau système qui tient compte de la pluralité des êtres.

Dans son ouvrage, Micheline de Sève analyse aussi le communisme et le socialisme de l'Est pour dire que là encore, l'état est devenu le principal oppresseur même si les rapports de production ont été repensés en incluant les femmes. D'ailleurs, malgré les différences entre le système capitaliste et le système communiste, l'entrée des femmes sur le marché du travail n'a pas remis en cause la question du partage des tâches domestiques. Donc à l'Est comme à l'Ouest, même si elles sont devenues des travailleuses salariées, les femmes sont condamnées à assumer seules le travail domestique:

Faute de revoir la définition de l'identité féminine traditionnelle, les deux types de régime politiques dominants à l'heure actuelle s'appuient sur une conception semblable de l'égalité entre les sexes fondée sur l'institutionnalisation de la double journée de travail pour les mères de famille.¹⁷

En dénonçant le refus des régimes politiques de prendre en compte réellement la question des femmes, Micheline de Sève nous montre que même cinquante ans après Virginia Woolf il reste beaucoup à faire pour détruire le régime patriarcal. De plus, il est intéressant de voir que cette question

de la double journée pour les femmes, malgré la relative autonomie financière de ces dernières, est une problématique profondément moderne qui ne se posait pas du temps de Virginia Woolf. Toutefois, l'ennemi à «abattre» reste le patriarcat, puisqu'il demeure le modèle inégalitaire sur lequel toutes les institutions sont érigées et qui détermine les comportements humains:

Le patriarcat, moule de tous les rapports socio-culturels, structure l'ensemble des différences culturelles sur le mode de l'inégalité. Loin d'être un reliquat des temps passés, il marque aujourd'hui encore tous les rapports interpersonnels. [...] il pénètre toutes les instances de nos formations sociales, que le sommet de la pyramide soit occupé par Dieu à la barbe fleurie, par des savants en blouse blanche ou par des vieillards bardés de médailles.¹⁸

Peu importe le régime politique: capitaliste, communiste, fasciste ou nazi; il est modelé à partir même du patriarcat érigé sur l'exclusion des femmes des sphères de décisions.

Dans sa réflexion féministe, Micheline de Sève utilise le concept de «féminisme libertaire» pour rendre compte de l'enjeu de la nouvelle réalité des femmes à l'aube du XXI^e siècle. Cette théorie est basée sur le principe de la liberté qui suppose donc une «tolérance sans compromis»¹⁹ et qui demande une remise en cause ouverte du patriarcat avec la participation des deux sexes:

L'émancipation de toutes et chacune des femmes ne saurait s'accomplir sans un partage égalitaire des tâches, le respect des droits individuels et l'éclatement des stéréotypes sexuels. [...] D'où la nécessité de repartir sur des bases plus larges, celles d'un féminisme que je qualifie de libertaire, pour formuler un projet de société où différence et égalité cessent de s'opposer.

Comme l'a montré Micheline de Sève, le patriarcat implique une seule façon de concevoir le pouvoir qui rejette systématiquement toute forme de différence; les meilleurs exemples de la manifestation du rejet patriarcal de la différence restent la guerre et l'oppression des femmes. De plus, le féminisme libertaire tente de redéfinir un monde où la reconnaissance de la différence ne constitue plus un handicap comme tend à nous le faire croire le patriarcat, mais une force dans un monde pluriel et sans hiérarchie basé sur la tolérance dans le but ultime de l'accomplissement de chaque individu:

15. Ibid, 52
16. Ibid,
17. Ibid, 53-54
18. Ibid, 20
19. Ibid, 7

C'est la domination d'un sexe par l'autre qui devra faire place à un mode de fonctionnement non hiérarchique et non conflictuel où la transparence des décisions et la tolérance des solutions diverses seront érigées en principe de gouvernement.

En effet, la reconnaissance du polymorphisme culturel semble vouloir être la fin du patriarcat, mais pas l'histoire de la fin du monde pour autant. Toutefois, il ne s'agit pas seulement d'une lutte féministe, mais d'une lutte universelle contre le patriarcat qui perpétue des modes d'inégalité et d'oppression. Ce postulat de Micheline de Sève se rapproche énormément de celui de Virginia Woolf:

Un intérêt commun nous unit; il n'y a qu'un monde, qu'une vie; les cadavres, les maisons en ruines prouvent à quel point il est essentiel d'accomplir cette unité. Car telle sera notre ruine, si, dans l'immense espace abstrait de votre vie publique, vous oubliez l'image intime; ou si nous oublions, dans l'immensité de nos émotions intimes le monde extérieur et public.

Certes, il s'agit d'un monde qui se rapproche de celui de Micheline de Sève et où masculin et féminin sont égaux, mais conscients et respectueux de leurs différences.

À la lecture de ces deux textes, on reste surpris de voir comment ils se complètent. D'ailleurs, je n'ai pas tenté de dire que le discours de l'une était meilleur que celui de l'autre. Bien au contraire, j'ai tenté de faire circuler les deux textes l'un dans l'autre pour faire ressortir leurs points communs, mais aussi pour démontrer que le contexte historique et les acquis du féminisme ont changé le visage du patriarcat. Il faut alors y voir le constat de l'évolution du discours féministe. Ce constat permet de mieux saisir l'importance de prendre part à une réflexion féministe. On pourrait dire qu'après Virginia Woolf, il y a eu Micheline de Sève et après elle, il continue d'y avoir d'autres féministes qui critiquent le patriarcat. Donc, le féminisme n'est pas mort et le patriarcat le sera peut-être un jour.

BIBLIOGRAPHIE

DE SÈVE, Micheline, *Pour un féminisme libertaire*, Montréal, éditions du Boréal Express, 1985, 152 pages.

WOOLF, Virginia, *Une chambre à soi*, Paris, éditions Denoël, coll. «Empreinte», [1929] 1992, 171 pages.

WOOLF, Virginia, *Trois guinées*, Paris, éditions des femmes, [1938] 1977, 329 pages.

LES PUBLICATIONS DE L'IREF

À partir de notre expérience. *Femmes de la francophonie ontarienne*, sous la direction de Linda CARDINAL, Cahiers Réseau de recherches féministes, no 4, 1996, 209 pages. 10,70\$

Qui sont les mairesses et les maires du Québec? Les différences de genre dans les caractéristiques socio-économiques, les cheminements politiques et les modes de gestion, par Évelyne TARDY en collaboration avec Ginette LEGAULT, Manon TREMBLAY, Guy BÉDARD et Odette TRÉPANIÉ, Rapport de recherche, 1996. 5\$ (pour frais de poste).

Famille et Emploi dans le contexte de la monoparentalité féminine, Rapport de recherche rédigé par Céline SÉGUIN, Francine DESCARRIES et Christine CORBEIL, 1996, 265 pages. 5\$ (pour frais de poste)

«Terre(s) des Femmes?», *FéminÉtudes*, Revue des étudiantes, vol. 2, no 1, avril 1996. 2\$.

Femmes et pouvoir, sous la direction d'Évelyne TARDY, Cahiers Réseau de recherches féministes, no 2, 1995, 169 pages. 10,70\$

Ré/Conciliation famille-travail: les enjeux de la recherche, sous la direction de Francine DESCARRIES et Christine CORBEIL, Cahiers Réseau de recherches féministes, no 3, 1995, 183 pages. 10,70\$

Répertoire Femmes et Féminismes: les chercheuses de l'UQAM impliquées dans les recherches femmes, féminismes et rapports de sexes, recherche et rédaction Marie-Josée LAMARRE, 1995, 109 pages. 5,00\$ (pour frais de poste)

«La vague anti-féministe», *FéminÉtudes*, Revue des étudiantes, no 1, avril 1995. 1\$.

Guide de recherche documentaire en études féministes, Aline CHARLES, Carmen GILL, Évelyne TARDY, Les Cahiers pédagogiques de l'IREF, no 1, 1994, 111 pages. 6,42\$

Recherche-action et questionnements féministes, sous la direction de Francine DESCARRIES et Christine CORBEIL, Cahiers Réseau de recherches féministes, no 1, 1993, 96 pages. 10,70\$

Les Bâtisseuses de la Cité, textes colligés par Évelyne TARDY, Francine DESCARRIES, Lorraine ARCHAMBAULT, Lyne KURTZMAN, Lucie PICHÉ, «Les cahiers scientifiques de l'Acfas», no 79, 1993, 420 pages. Prix spécial pour les membres de l'IREF: 15\$; prix Acfas: 22,15\$

A/Encrages Féministes: un mouvement de réflexion dans la recherche féministe, textes réunis par Isabelle LASVERGNAS, Cahier de recherche 1989, 152 pages. 10\$

Du privé au politique: la maternité et le travail des femmes comme enjeux des rapports de sexes: de l'expérience de la maternité à l'enceinte des technologies de procréation. Textes réunis par Louise VANDELAC, Francine DESCARRIES, Gemma GAGNON et al., Actes de la Section d'Études Féministes du congrès de l'Acfas 1989, UQAM, 1990, 428 pages. 6,42\$

Femmes, Féminisme et maternité, une bibliographie sélective. Christine CORBEIL et Francine DESCARRIES, CRF/Département de travail social, 1989, 79 pages. 5,35\$.

Questionnements et pratiques de recherches féministes. Textes réunis par Francine DESCARRIES, Diane TELMOSSÉ et Nicole TREMBLAY, Cahier de recherche 1989, 152 pages. 10,70\$.

SAPPHO, LA FEMME ET SON ŒUVRE

Robin Nadeau

La femme la plus célèbre de l'Antiquité a fait couler plus d'encre à cause de son orientation sexuelle que pour son œuvre littéraire. Sappho est devenue à travers les temps un personnage légendaire. Démystifions Sappho dans le cadre de cet article tant au niveau personnel, artistique, social et pédagogique.

La poétesse lyrique Sappho serait née vers 640 av. J.C. à Iréso, colonie éolienne de l'île de Lesbos, située dans la mer Égée à peine à 15 km de la côte de l'Asie mineure. Elle a vécu la majorité de sa vie à Mytilène, autre ville de Lesbos. Aristocrate de naissance, elle prit part au mouvement antidémocratique, ce qui explique son exil en Sicile durant la tyrannie de Myrsilos entre 594-592 av. J.C. En plus d'avoir enseigné les arts aux filles de bonne famille, elle a écrit une œuvre considérable. Selon ses poèmes, elle aurait également eu une fille. Pour ce qui est de sa mort, la légende veut qu'elle se soit jetée du haut d'une falaise étant éprise d'un homme nommé Phaon.

D'origine noble et asiatique, venant d'une île grecque orientale, Sappho a reçu une éducation artistique et littéraire. Son œuvre est composée de neuf livres dont des poèmes très fragmentaires sont parvenus jusqu'à nous; trois poèmes seulement sont entiers. Pour É. Mora, elle est «la seule [femme] de toute l'Antiquité grecque et latine à avoir laissé, non seulement un nom, mais une œuvre». Elle a composé des poèmes très intimes et des chansons qui témoignent de sa vie de passionnée où nous voyons s'opposer le bonheur et le chaos. Le culte de la beauté et de la jeunesse, la douceur et la joie côtoient, dans son œuvre, la jalousie, la haine, le regret et le dégoût de la vieillesse. L'originalité de ses moeurs, donnant une émotion particulière à son œuvre, lui a donné une renommée et une grande admiration chez ses contemporains. En Grèce, elle était célèbre pour la qualité de son œuvre et non pour ses préférences sexuelles. Par exemple, une de ses chansons aurait tellement ému Solon qu'il aurait promis de l'apprendre avant de mourir. Platon, lui, disait ceci de Sappho: «Certains parlent de neuf muses — mais refaite le

compte. Voyez la dixième: Sappho de Lesbos». Par contre Platon voulait-il réellement glorifier Sappho ou voulait-il lui donner une essence divine pour ne pas admettre qu'une mortelle puisse écrire aussi bien qu'un homme? Les Athéniens étant particulièrement misogynes.

Platon introduit le problème de la femme en Grèce. Sappho est un produit du «monde grec d'Asie mineure». C'est à cet endroit que les contemporains de Sappho «inventent la science» (les Présocratiques). Cela démontre la grande ouverture d'esprit chez les Grecs dits asiatiques. Ainsi, les femmes de cette partie du monde hellénique, comme Sappho, connaissaient une plus grande liberté. Elles pouvaient apprendre à écrire, occuper un travail et même être indépendantes d'un homme. C'est ainsi qu'Anacréon, poète grec du VI^e siècle, voyant la liberté des moeurs des habitantes de Lesbos, donna à la désignation lesbiennes une connotation péjorative. Cependant, à cause des pressions sociales, une femme mariée et dévouée à sa famille était mieux perçue qu'une femme «trop libre». Par contre, à Athènes, ville natale de Platon, la femme citoyenne est considérée comme une mineure toute sa vie. Ainsi, elle ne peut échapper à son avenir de mère de famille et gérante de la maison. Elle est cloîtrée dans le gynécée et elle n'a pas reçu d'éducation lettrée, donc elle ne connaît pas Sappho. L'éducation apparaît comme un privilège pour ces femmes de «l'Orient grec».

Sappho enseignait à Mytilène la poésie, la musique et certains travaux ménagers aux jeunes filles nobles. Mais les Grecs anciens croyaient que, pour favoriser l'apprentissage, le professeur devait entretenir des liaisons charnelles avec ses élèves. Il devait intimement faire «un» avec son élève pour que cette complicité l'aide à avoir accès à son âme. Platon s'est longuement interrogé sur la proportion que devait prendre les contacts charnels et l'enseignement intellectuel dans l'éducation des jeunes. L'exemple le plus célèbre est lorsqu'il met en scène Socrate et son élève Alcibiade dans *Le Banquet*. Sappho, elle, affirme ouvertement dans ses poèmes son attirance envers

les jeunes filles qui lui ont été confiées afin de les éduquer. L'attraction qu'éprouve Sappho envers les femmes est donc devenue célèbre. Il faut voir qu'en Grèce antique de tels comportements étaient tolérés. C'est pourquoi ses contemporains n'y voyaient pas matière à scandale même si les relations hétérosexuelles étaient socialement privilégiées dans le but de maintenir la famille. Cependant, lorsque ses écrits font leur apparition tant à Rome que chez les Chrétiens, Sappho et son œuvre sont condamnés à cause du contenu homosexuel de ses poèmes. Peu à peu, l'œuvre de Sappho sera oubliée, mais son nom restera toujours célèbre à cause de sa marginalité.

Ainsi, jusqu'à récemment, il y avait deux Sappho: une poétesse exceptionnelle dans le monde grec ancien et une femme aux moeurs sexuelles dérangeantes chez les Romains et les Chrétiens. Aujourd'hui, elle est perçue comme un être de tête et de chair. Quoi qu'il en soit, pour notre époque, la région où vivait la poétesse a été un lieu exemplaire de tolérance. Surtout, Sappho demeure un modèle de femme entière.

POUR EN SAVOIR PLUS...

MORA, Édith, *Sappho, histoire d'un poète*, Paris, Flammarion, 1966, 462 pages.

Alcibiade, *Sappho*, traduit par Théodore Reinach, Paris, Les Belles Lettres, 1989, 239 pages.

1 Édith Mora, *Sappho, Histoire d'un poème*, Paris, Flammarion, 1966, p. 10.

Ce texte a été présenté comme exigence partielle pour le cours « Sexologie et condition féminine » à la session automne 1996.

Philippe Routier

Ti-Grace Atkinson lançait, dans les années 70, cette phrase percutante: «Le féminisme est la théorie, le lesbianisme la pratique». Le féminisme se caractérise à la fois par la revendication de droits pour les femmes, et par la mise en place d'une idéologie dans laquelle les femmes créaient un monde fait par les femmes et pour les femmes. Le féminisme-lesbien nuance en proposant une alternative au modèle homme/femme aux niveaux politique, économique et sexuel. C'est avant tout un changement de société qu'il s'agit de construire, un changement fait par les femmes et pour les femmes. Mais comment changer la société sans systématiquement retomber sous la domination des hommes, c'est-à-dire être éventuellement récupérées par ceux-ci? Le lesbianisme offre une voie nouvelle, une solution à ce problème car il résout à la fois la question du choix politique et celui de la préférence sexuelle. Le féminisme-lesbien, par définition, rejette donc l'approche masculine du monde et propose une conception de laquelle les hommes sont exclus.

Cet article s'inspire avant tout des textes d'Adrienne Rich et de Monique Wittig. Ils introduisent la problématique inhérente au fait d'être à la fois lesbienne et féministe. Ils posent également la question, notamment dans les textes de Wittig, à savoir si les lesbiennes sont des femmes au sens de l'opinion générale. Enfin, ils proposent une solution à la problématique lesbienne au cœur du mouvement féministe. Quelques références historiques accompagnent cet article pour illustrer l'importance qu'ont eu ces textes au début des années 80.

PEUT-ON ÊTRE LESBIENNE ET FÉMINISTE?

Le féminisme radical, né dans les années 60 en France et aux États-Unis, postule que l'infériorité des femmes ne repose pas sur une base biologique, n'est pas une donnée naturelle. Si la femme est soumise, c'est parce qu'elle fut soumise par l'homme au système social: le système patriarcal. Les féministes radicales vont non seulement refuser de se définir par rapport aux hommes, mais elles vont affirmer haut et

L'IMPACT DU DISCOURS LESBIEN SUR LE MOUVEMENT FÉMINISTE AU DÉBUT DES ANNÉES 80 EN FRANCE ET AUX ÉTATS-UNIS

fort que le privé—qui reste la sphère réservée aux femmes—est politique.

À la fin des années 60 vont apparaître, à peu près au même moment, le Mouvement de Libération de la Femme (MLF) en France, et le Women's Liberation Movement (WLM) aux États-Unis. S'inspirant des propos de Simone de Beauvoir pour ce qui est de la libération de la fonction biologique, les féministes radicales rejettent toutefois l'idée de la suprématie masculine en ce qui concerne la responsabilité sociale, politique et historique. Le message est clair: elles veulent être présentes sur la scène politique. C'est par cette voie seulement qu'elles pourront changer l'histoire et leur devenir.

Les radicales lesbiennes compléteront la thèse des féministes radicales en ajoutant leur point de vue. Pour elles, non seulement la femme n'est pas biologiquement inférieure à l'homme, mais elle n'est pas non plus biologiquement hétérosexuelle. En fait, les femmes sont contraintes socialement, économiquement et politiquement à l'infériorité et à l'hétérosexualité. Ainsi pour ces dernières, il existerait un continuum lesbien, une sororité des femmes¹.

Le concept de continuum lesbien a été développé par Adrienne Rich, dans son article «La contrainte à l'hétérosexualité», paru en français en 1981. Rich perçoit dans le terme lesbienne une connotation par trop clinique et limitative à la génitalité. Si être lesbienne, c'est avoir des préférences sexuelles et affectives pour une autre femme, l'existence lesbienne et le continuum lesbien sont conceptualisés comme «une attaque directe ou indirecte contre le droit masculin d'accès aux femmes». L'union fait la force, dit le dictionnaire français; femmes, unissez-vous et formez le continuum lesbien. Tel semble être le discours de Rich. Car pour elle, l'expérience les-

biennne et le vécu lesbien font partie intégrante de la vie des femmes au même titre que la maternité. Le concept de continuum lesbien permet de rejoindre les femmes et les lesbiennes dans cette lutte féministe contre la domination masculine. Avec le continuum lesbien, les lesbiennes se sentent plus à leur aise pour influencer le mouvement féministe. Elles font prendre conscience aux autres femmes des lieux où se situent les véritables luttes. Le continuum lesbien offre aussi la possibilité à toutes les femmes de se rassembler. Car il faut savoir que les femmes ont souvent été condamnées à une certaine solitude, un isolement forcé de la part des hommes. En effet, voir des femmes se réunir de leur propre chef est en quelque sorte une menace pour les hommes: de quoi peuvent-elles parler? Que peuvent-elles comploter? Et puis le fait d'être entre femmes, signifie se passer des hommes, se prendre en main et contrôler sa vie. Donc se défaire de la domination patriarcale. Le continuum lesbien crée donc un espace au féminin, un lieu au sens où Luce Irigaray l'entend, un espace en quelque sorte dissident. Car les femmes n'ont eu droit jusqu'à maintenant qu'à des lieux, des espaces accordés par les hommes. Il faut bien rappeler que c'est la femme qui vit chez l'homme.

Toutefois, il s'avère que ce mouvement des féministes-lesbiennes est mise en marge, malgré le continuum lesbien. En effet, il soulève la problématique inhérente à ce mouvement même: peut-on être lesbienne et féministe? Être lesbienne, c'est quoi? Les mouvements de libération des femmes sont apparus presque en même temps que les mouvements de libération des gays et lesbiennes. Certaines lesbiennes d'ailleurs (comme Monique Wittig, en France et Charlotte Bunch aux États-Unis), ont été les pionnières de ces mouvements, qu'ils soient féministes ou lesbiens. Cependant, cette

assimilation au mouvement des femmes ne s'est pas faite aussi systématiquement que cela. Pour Karla Jay, être lesbienne c'est une «rage concentrée en chaque femme en un point d'explosion». C'est aussi l'insulte suprême au sexisme masculin et à ce monde que l'homme a construit tout autour de lui.²

En contre-partie, le prix à payer de cette vision est une marginalisation des lesbiennes de la part des hommes et des femmes hétérosexuels et des féministes elles-mêmes. Les lesbiennes vont alors reprocher aux féministes hétérosexuelles de perdre de vue que la libération du corps de la femme passe aussi par le choix de sa propre sexualité. Le style de vie lesbienne sera considéré comme l'ultime point d'indépendance des femmes, comme l'ultime culture des femmes, la référence même de la libération. Cependant aux yeux des hommes et de leurs fidèles épouses, le mot lesbienne est ce label signifiant qu'une femme n'est plus une femme, car celle-ci cherche à se libérer des hommes. La femme ne se définit, en effet, que par rapport à l'homme, par rapport à l'image que celui-ci veut lui donner. Et dans cette société sexiste, être indépendante est synonyme d'être lesbienne. Nous rejoignons le continuum lesbien en ce sens. Nous voilà devant le «complot» lesbien.

La question lesbienne suscite beaucoup de remous au sein du MLF, en France, au début des années 80. À tel point que Monique Wittig se désengagera quelques années plus tard, déçue de la position hétérosexiste du mouvement. L'américaine, Ruth Ginzberg, résume assez bien cette problématique lesbienne versus mouvement féministe.³ Pour elle, il y a trois aspects du lesbianisme:

- Les lesbiennes qui disent: «je n'y peux rien que je sois lesbienne». Pour celles-ci, la crédibilité du renforcement des droits des gays et des lesbiennes est un atout pour mieux se faire entendre auprès des autres femmes.
- Les lesbiennes qui choisissent de l'être par engagement politique. Celles-ci sont bien conscientes du fait qu'elles sont politiquement lesbiennes et féministes.
- Enfin, les lesbiennes qui proclament que toute femme est lesbienne, dans le concept du continuum lesbien. Ce continuum n'est pas uniquement basé sur les relations sexuelles entre femmes mais se prolonge au delà, vers une camaraderie entre femmes. C'est un signe de reconnaissance au genre féminin, un signe d'appartenance générale.

Comme nous le constatons, même si les lesbiennes ont eu des difficultés à se faire

reconnaître au sein du mouvement féministe, elles représentent néanmoins une force primaire dans la culture radicale des femmes.

LES LESBIENNES SONT-ELLES DES FEMMES EN TANT QUE TELLES? ONT-ELLES UNE SEXUALITÉ RECONNUE?

Claude Bonal écrit dans la revue *Paris Féministe* une critique acerbe du livre de Françoise Dolto *La sexualité féminine*. Bonal explique que dans ce livre traitant de la sexualité de la femme, l'homosexualité n'est perçue que par rapport à l'hétérosexualité. L'homosexualité est une question «compatible» ou pas avec l'hétérosexualité. De toutes façons, déplore Bonal, les homosexuelles n'y sont que des déviantes, des délinquantes voire des folles ou pire, des criminelles. La seule voie possible pour les femmes est l'hétérosexualité. Dolto conclut, à la fin de son ouvrage: la femme «est une créature charnellement symbole de l'intangible». Quel intangible? Personne ne le saura.

Dolto est une psychanalyste freudienne. Freud n'est pas tellement apprécié des féministes pour sa conception sexiste et hétérosexiste de la sexualité. Freud voyait en la pénétration vaginale passive l'ultime point de maturité sexuelle de la femme.⁴ Beaucoup de sexologues ont pensé de même, en arguant que l'orgasme de la femme dépendait de celui de l'homme. Il faudra attendre les études des behavioristes (Kinsey, Masters & Johnson, Hite) pour apprendre que la femme se masturbe et peut éprouver un orgasme sans la présence de l'homme. Valverde explique que le mythe de la pénétration vaginale est soutenu par le concept de différence entre l'homme et la femme.⁵ Cette différence est entretenue par l'hétérosexisme des hommes eux-mêmes. Pourquoi ne pas parler de similitude? propose Valverde. Cette notion ne résoudrait cependant pas le problème principal: les hommes et les femmes ont conçu l'hétérosexualité en fonction d'eux-mêmes et de leur place dans la société.

La psychanalyse et les psychanalystes ont fait l'objet de nombreuses critiques et de remises en question de la part des féministes et des lesbiennes-féministes tout particulièrement. Monique Wittig, dans son article «La pensée straight» assimile les psychanalystes à des oppresseurs.⁶ Le psychanalyste exploite le besoin de communiquer de l'opprimé, en l'occurrence les femmes, les lesbiennes et les gays. Ce que Wittig veut dire, c'est que la société dominante hétérosexuelle ne peut voir les femmes, les lesbiennes et les gays qu'avec

les lunettes de la psychanalyse. Cette société ne peut s'expliquer ce phénomène que par cette vision. De plus, ces femmes, ces lesbiennes et ces gays ne peuvent eux aussi s'exprimer, trouver une raison d'être, une explication de leur état qu'à travers la psychanalyse. Le psychanalyste-oppresseur est le médiateur, et son pouvoir réside dans son discours qu'il impose aux opprimés. Il ne peut entendre que ce qu'il est capable de comprendre. Wittig va plus loin en liant la pornographie à la psychanalyse. Les deux offrent une image de la femme, des lesbiennes et des gays qui correspond aux attentes de l'homme hétérosexuel dominant.

La pensée *straight* de Wittig se définit à partir de ce schéma. Elle s'inscrit partout, dans tous les esprits, même chez les opprimés. Ainsi le concept de différence entre homme et femme serait directement issu de cette pensée. C'est en différenciant les hommes des femmes, les hétérosexuels des homosexuels que la pensée *straight* impose son contrôle. La différence est toujours envisagée du côté dominant. L'entité différente est toujours dominée. Le contrôle peut s'établir par la similitude aussi, si cette similitude est caractérisée par le dominant, sans l'accord du dominé (qui ne serait alors plus dominé). Mais ce n'est certainement pas en donnant la parole ou mieux en laissant prendre la parole. Car donner la parole, laisser la parole, c'est perdre du pouvoir, du contrôle. C'est accepter un statut d'égalité, se faire dire des choses, se faire nommer, se faire *culturaliser*. Bref, c'est se faire observer: l'observateur prend souvent, à tort, un comportement dominateur. D'ailleurs Wittig ajoute que si la nature perd du terrain, si tout est *culturalisable*: «il reste au sein de cette culture un noyau de nature qui résiste à l'examen»⁷. Ce noyau contrôle, dirige: c'est la pensée *straight*. Et cet examen ne peut être fait, car la parole n'est pas donnée à ces femmes, ces lesbiennes et ces gays qui sont étiquetés différents ou similaires. La pensée *straight* a fâcheusement tendance aussi à universaliser, à généraliser elle-même son mode de fonctionnement. Tout est vu, tout est compris et conceptualisé à partir d'elle, et dans le sens qu'elle souhaite. C'est une véritable idéologie, au sens de Fernand Dumont, «qui échappe à la conscience et dont toutes les alternatives sont invisibles»⁸. L'idéologie hétérosexuelle et hétérosexiste ne verrait ainsi en l'autre qu'une simple différence, voire au mieux une similitude. Ce serait pour elle la seule explication possible au phénomène des femmes, des lesbiennes et des gays.

Nous le voyons donc, la sexualité lesbienne remet en question trop de choses

pour être réellement une sexualité. Elle ne trouve pas sa place, et surtout, il n'y a pas de place pour ce type d'expression sexuelle. Rich dit que les gais ont moins de difficultés à s'affirmer «gai» - parce que les gais sont des hommes, en ce sens ils appartiennent au genre masculin et bénéficient ainsi des avantages économiques et sociaux dévolus à leur genre. La femme et sa sexualité se définissant par rapport à celle de l'homme, la lesbienne est hors jeu, ignorée, asexuée: elle n'existe pas, elle est néantisée.

Wittig, enfin, affirme avec virulence que: «si nous lesbiennes, homosexuels, nous continuons à nous dire, à nous concevoir des hommes et des femmes, nous contribuerons au maintien de l'hétérosexualité»¹⁵. Elle termine son article par: «Les lesbiennes ne sont pas des femmes». Les lesbiennes existent désormais. Ce sont des lesbiennes et non plus des femmes. Il ne sera plus question désormais de parler des femmes, ou de la femme, mais uniquement des lesbiennes.

À la même période, en France, les lesbiennes-féministes se détachent du MLF (1979-80). Le mouvement féministe s'esouffle. Les lesbiennes, quant à elles, sortent du silence, se mettent à exister et à parler. Si les lesbiennes disent ne pas être des femmes, mais des lesbiennes seulement, elles s'affirmeront dans un discours qui renversera l'ordre des choses. Plus rien ne sera comme avant dans le mouvement féministe. Désormais il faudra compter avec elles. Car ce sont celles-ci qui ont fondé et soutenu le mouvement féministe. Elles se plaignent d'ailleurs de n'avoir pas reçu en retour de leur implication les reconnaissances qu'elles étaient en droit d'attendre. Elles ont apporté non seulement une contre-idéologie féministe, mais aussi et surtout, une contre-idéologie à l'hétérosexualité, une réflexion à laquelle les hommes gais n'ont pas su participer.

Mais la question reste ouverte: malgré tous leurs efforts, les lesbiennes peuvent-elles être considérées comme des vraies féministes? Ne sont-elles pas les seules vraies féministes? Le continuum lesbien ne serait-il pas la seule voie, l'ultime finalité du féminisme?

LES LESBIENNES SONT-ELLES LES VRAIES FÉMINISTES?

Que les textes de Wittig («La pensée straight») et de Lesseps («Hétérosexualité et féminisme») soient publiés l'un à la suite de l'autre dans la revue *Questions Féministes* de février 80 paraît toujours surprenant.¹⁶ Wittig et Lesseps sont d'un avis définitive-

ment contraire en ce qui concerne la question lesbienne au sein du mouvement féministe, ou pour parler comme Wittig, de la question du féminisme au sein du lesbianisme. D'ailleurs, la parution de la revue sera interrompue quelques temps après. Wittig la quittera tandis que Lesseps s'associera avec sa fondatrice, Christine Delphy, pour fonder *Les nouvelles questions féministes* un peu plus tard.

Pour Lesseps, les lesbiennes ressemblent à des *puritaines*, calquant leur ferveur du lesbianisme idéologique sur celui de «l'hétéro-idéologie». Elle déplore que les lesbiennes pensent que les hétérosexuelles sont moins sensibles au mouvement féministe, se sentent moins concernées en tant que telles. Les hétérosexuelles font figure d'étrangères, de collaboratrices de l'opresseur. Elle dénonce que les «nouvelles lesbiennes» qui se lancent dans le mouvement, en font une affaire personnelle, un alibi, un moyen de s'affirmer, de se rendre visible et d'imposer ainsi aux autres femmes leur mode de vie. La déculpabilisation de leur homosexualité est alors permise grâce au mouvement. Ensuite, si elle admet que les lesbiennes sont nécessaires au mouvement politique des femmes, à la fois pour elles-mêmes et pour les femmes, elle soutient fermement que l'hétérosexualité s'inscrit dans un tout oppressif, que ce n'est pas la seule chose à combattre. Lesseps conclut donc son article en écrivant que «le besoin de légitimer jusqu'à ses pratiques sexuelles (...) n'est que trop passé sous silence».¹⁷ La sexualité, et la préférence sexuelle reste encore un tabou, même au sein du mouvement féministe. Franklin et Stacey diront quelques dix années plus tard, que de séparer la sexualité des autres impératifs de la vie des femmes, c'est se conformer inévitablement à «l'hétérosexualité obligatoire», à cette forme de sexualité tant prisée par les hommes: la pénétration vaginale.¹⁸

Le refus de devenir hétérosexuelle a été pour Monique Wittig une démarche politique, philosophique et existentielle¹⁹. Refuser l'hétérosexualité, c'est refuser d'être une femme (ou un homme). C'est affirmer que:

- On ne naît pas femme, pour reprendre l'expression de Beauvoir.
- Si on devient «femme», on est naturalisée par l'homme dominant, on revêt l'habit que nous impose l'homme naturellement.

Ainsi, d'après Wittig, le lesbianisme est la seule possibilité pour une femme de se libérer complètement des hommes et leur emprise. C'est le seul concept «qui soit au delà des catégories de sexe»²⁰. La lesbienne

n'est ni homme ni femme. Les lesbiennes, sont les seules capables d'être les vraies féministes qui luttent efficacement pour la destruction des hommes, et des femmes collaboratrices du patriarcat. La lesbienne se sépare de l'homme et de la femme, parce qu'elle se détache du pouvoir économique, politique et idéologique de l'homme. La lesbienne est rendue invisible, économiquement inacceptable, socialement intolérable, politiquement subversive. Comme le précise Rich, l'existence lesbienne est omise volontairement de l'histoire, des écrits sur les femmes et même des études féministes.

La «contrainte à l'hétérosexualité» soulève la question de la condition de la femme jusque dans son champ le plus privé, le plus intime. Rich considère que «l'hétérosexualité comme la maternité, doit être reconnue et analysée comme institution politique»²¹ des hommes. La femme est contrainte de force, parce qu'elle n'a pas d'autres alternatives, parce qu'elle n'a pas le choix social de changer sa condition. Les moyens d'indépendance économique lui sont retirés, ne lui sont pas offerts de la même manière qu'ils sont offerts aux hommes. La femme est perdante d'avance, contrainte dès le départ, conditionnée à son rôle de passivité. La psychanalyse et la pornographie sont là pour le lui rappeler. La femme sera hétérosexuelle et mère, ou ne sera pas. Et les hommes s'arrangent pour faire croire que cette contrainte est dans l'ordre de la nature, biologiquement incontournable. La sexualité, le discours et le continuum lesbien dénoncent ce mensonge fait aux femmes depuis trop longtemps. Bref, le discours lesbien renverse des valeurs séculièrement admises. Ainsi il faut réaliser que:

- Le discours lesbien déstabilise considérablement l'idéologie dominante.
- Les lesbiennes, dans le mouvement féministe, ont été les seules à démonter ce système de valeurs imposé aux femmes par les hommes.
- Elles ont montré aussi que la pensée straight a atteint la psyché des femmes jusqu'à faire d'elles des êtres aveugles et obéissants. En ce sens, nous nous approchons, comme Wittig, de la pensée de Foucault à l'effet que le «nouveau pouvoir» des hommes, loin de contrôler physiquement les individus, agirait plus insidieusement en pénétrant en profondeur dans la psyché sociale.²²

Jacob Hale, dans un article paru récemment, rend hommage à Monique Wittig pour avoir démontré que la pensée *straight* modèle les femmes dans une différence sexuelle²³. Valverde, dans son livre paru en 1989,

ajoute que c'est cette différence précisément qui va contraindre les femmes vers l'hétérosexualité obligatoire. Valverde s'inspire à juste titre du texte d'Adrienne Rich en l'actualisant. Wittig et Rich n'ont pas perdu de leur crédibilité, au contraire. L'une comme l'autre, avec leurs idées, ont contribué à faire évoluer la société, et particulièrement le mouvement féministe. Tout au moins, si elles n'ont pas changé vraiment la société comme telle, elles ont néanmoins apporté une solution à la problématique qui les concernait toutes deux: l'existence lesbienne au sein du mouvement féministe.

La sociologue Miller était d'avis en 1987 que dans leurs luttes, les femmes féministes ont du faire face à une contradiction majeure: celle de l'émancipation versus la répression.²⁴ Replaçons ce contexte à la question des féministes-lesbiennes. Les lesbiennes, par leur émancipation sociale, culturelle et existentielle au sein du mouvement féministe, ont en quelque sorte critiqué les autres féministes, par leur apport qualitatif et quantitatif de solutions. Les lesbiennes ont donc bien changé la société, car elles sont parvenues à exercer un certain contrôle sur leur vie.

BIBLIOGRAPHIE

BONAL, Claude, *Paris féministes*, mars 1992, n°156.

DESCARRIES Francine et ROY, Shirley, *Le mouvement des femmes et ses courants de pensée: Essai de typologie*. Institut canadien de recherche sur les femmes, mars 1988.

DOLTO, Françoise, *La sexualité féminine*, Paris, France-Amérique, 1983.

DUMONT, Fernand, *Les idéologies*, Paris, Presses universitaires de France, 1974.

FRANKLIN, Sarah et STACEY, Jackie, «Le point de vue lesbien dans le mouvement féministe», *Nouvelles questions féministes*, 1991.

FREUD, Sigmund, *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1984.

GINZBERG, Ruth, «Lesbian feminist», *Hypatia*, automne 1992, n°7.

HALE, Jacob, «Are lesbians women?», *Hypatia*, printemps 1996.

HUMM, Maggie, *The dictionary of feminist theory*, Columbus, Ohio university press, 1990.

JAY, Karla, *Out of the closet*, New York, New York University Press, 1992.

LESSEPS, Emmanuelle, «Hétérosexualité ou féminisme», *Questions féministes*, février 1980, n°7.

MANSEAU, Hélène, *L'abus sexuel*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, 1990.

MARTEL, Frédéric, *Le rose et le noir*, Paris, Éditions du Seuil, 1996.

RICH, Adrienne, «La contrainte à l'hétérosexualité et l'existence lesbienne», *Nouvelles questions féministes*, mars 1981, n°1.

VALVERDE, M., *Sexe, pouvoir et plaisir*, Montréal, Les éditions du remue-ménage, 1989.

WITTIG, Monique, «La pensée straight», *Questions féministes*, février 1980, n°7.

WITTIG, Monique, «On ne naît pas femme», *Questions féministes*, mai 1980, no.8.

1. HUMM, Maggie, *The dictionary of feminist Theory*, Columbus, Ohio University Press, 1990, 75.

2. DESCARRIES Francine et ROY, Shirley, *Le mouvement des femmes et ses courants de pensée: Essai de typologie*. Institut canadien de recherche sur les femmes, mars 1988.

3. RICH, Adrienne, «La contrainte à l'hétérosexualité et l'existence lesbienne», *Nouvelles questions féministes*, mars 1981, n°1.

4. JAY, Carla, *Out of the closet*, New York, New York University Press, 1992.

5. BREUR, Kita Mae, *Ibid.*, 185

6. GINZBERG, Ruth, «Lesbian feminist», *Hypatia*, automne 1992, n°7.

7. BONAL, Claude, «Paris féministes», mars 1992, n°156.

8. DOLTO, Françoise, *La sexualité féminine*, Paris, France-Amérique, 1983.

9. *Ibid.*, 174

10. FREUD, Sigmund, *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1984.

11. VALVERDE, Marianne, *Sexe, Pouvoir et Plaisir*, Montréal, Les éditions du Remue-ménage, 1989.

12. WITTIG, Monique, «La pensée straight», *Questions féministes*, février 1980, n°7.

13. *Ibid.*, 49

14. DUMONT, Fernand, *Les idéologies*, Paris, Presses universitaires de France, 1974.

15. WITTIG, Monique, *op. cit.*

16. LESSEPS, Emmanuelle, «Hétérosexualité et féminisme», *Questions féministes*, février 1980, n°7.

17. *Ibid.*, 62

18. FRANKLIN, Sarah et STACEY, Jackie «Le point de vue lesbien dans le mouvement féministe», *Nouvelles questions féministes*, 1991.

19. WITTIG, Monique, «On ne naît pas femme», *Questions féministes*, mai 1980, n°8.

20. *Ibid.*, 83

21. RICH, Adrienne, *op. cit.*, 20

22. MANSEAU, Hélène, *L'abus sexuel*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, 1990.

23. HALE, Jacob, «Are lesbians women?», *Hypatia*, printemps 1996.

24. MILLER, citée par Hélène Manseau, *op. cit.*, 33.

BETTY FRIEDAN

Sophie Desjardins

1997. Aujourd'hui, la femme est dite et reconnue comme égale à l'homme. Au cours des ans, elle a acquis certains droits qui étaient jusqu'alors réservés à l'être suprême. Évidemment, ils ne sont pas respectés dans tous les domaines et restent pour ainsi dire théoriques. Cependant, certaines femmes ont su épouser la cause du féminisme. Cet article est consacré à Betty Friedan, l'une des premières du mouvement féministe aux États-Unis.

En 1963, elle publiait son livre *La femme mystifiée*. Cet ouvrage fut un véritable choc culturel pour la population américaine. Il révéla à des milliers de femmes que ce qu'elles croyaient être leur destin personnel n'était que conditionnement social. Trois aspects particuliers y sont abordés, soit: 1) la dénonciation de la monotonie et du vide de la vie de la femme au foyer, son absence d'identité, sa recherche d'accomplissement de soi; 2) une attaque de la théorie freudienne et de ses conséquences; 3) une critique de la psychanalyse qui permet d'obliger les femmes qui ressentent les premiers symptômes de la révolte à être réintégrées de force dans les rôles imposés par la société en les persuadant qu'elles ne sont pas féminines. Le livre suscita de virulentes attaques à l'endroit de l'auteure. Ainsi, la force explosive des sujets traités ne pouvaient qu'inciter la controverse.

En 1966, Betty Friedan fonde la National Organization for Women (NOW). Elle est la première organisation du «nouveau féminisme». Le but de NOW consiste à agir pour amener les femmes à participer pleinement à la société américaine, à jouir de tous les privilèges et à exercer toutes les responsabilités en partenaires égales de l'homme. L'organisation se consacre à l'idée que les femmes sont d'abord et avant tout des êtres humains qui doivent avoir l'occasion de développer à fond leur potentiel. La NOW soutient et inspire des actions sur le plan national ou local par des individus ou des organisations. Les objectifs sont d'abattre les préjugés et la discrimination à l'égard des femmes. Dès 1967, la NOW se donne une structure et une hiérarchie. Elle est connue comme un

groupe de pression politique pour atteindre ses objectifs. La National Organization for Women apporte son sérieux, ses relations publiques et l'avantage de son organisation structurée et nationale aux groupements dispersés et sans liens formels.

Dans les années 60 et 70, Betty Friedan a été une adversaire politique puissante et une alliée indispensable. Son nom est synonyme de féminisme en action. La doctrine de Betty Friedman était de rester tempérée tout en étant capable de RÉCLAMER et de s'adapter.

SUGGESTIONS: GROUPES ET RESSOURCES QUI PEUVENT VOUS ÊTRE UTILILES...

BUREAU D'INFORMATION ET
DE RÉCEPTION DES
PLAINTES, UQAM
(HARCELEMENT SEXUEL À L'UQAM)

987-8501

SOS VIOLENCE CONJUGALE

1-800-363-9010

CENTRE POUR VICTIMES
D'AGRESSIONS SEXUELLES
934-4504

(24 heures par jour)

CENTRE DE SANTÉ DES
FEMMES DE MONTRÉAL
270-6110

CENTRE DES FEMMES D'ICI
ET D'AILLEURS
7736, rue St-Denis

Montréal, H3R 2E8

495-7728

FEMMES AUTOCHTONES
DU QUÉBEC

1450, rue City Councilor, n° 440

Montréal H3A 2E5

954-9991

PASSAGES

Aide et hébergement pour femmes

C.P. 1414, succ. Desjardins

Montréal, H5B 1H3

875-8119

COLLECTIF DES FEMMES
IMMIGRANTES DU QUÉBEC

6865, Christophe-Colomb

Montréal, H2S 2H3

279-4246

Entrevue avec Marie-Andrée Roy QUAND LE FÉMINISME S'ATTAQUE AU PLUS CONSERVATEUR DES POUVOIRS

Marise Bachand

Professeure et chercheure au département de sciences religieuses de l'UQAM, Marie-Andrée Roy demeure une féministe très engagée, notamment dans son champ de spécialisation, soit la sociologie du christianisme. Elle publiait récemment *Les ouvrières de l'Église. Sociologie de l'affirmation des femmes dans l'Église*. FéminÉtudes l'a rencontrée.

Depuis longtemps, Marie-Andrée Roy porte la question des femmes et de la religion. Une formation universitaire initiale en théologie à l'Université de Montréal suivie d'études avancées en sociologie l'ont amenée à porter un regard critique sur la position des femmes dans les différentes traditions religieuses et particulièrement dans l'Église catholique. Les femmes y jouaient un rôle décisif tout en étant toujours subordonnées à des clercs. Ces femmes avaient une compétence réelle, un désir de penser le religieux et le sacré, non pas seulement de l'organiser. Le fait qu'elles soient exclues parce que femmes, est apparu très tôt à Marie-Andrée Roy comme une discrimination inacceptable qu'il fallait dénoncer.

Elle perçoit une évolution certaine quant à la question des femmes au sein de l'Église catholique depuis le début d'un mouvement de revendications féministes. La présence de ce mouvement a suscité une réflexion au niveau des femmes qui ont eu le goût, en nombre croissant, de s'engager pour une reconnaissance plus grande à l'intérieur de l'Église. Cependant, malgré quelques concessions, Marie-Andrée Roy considère que pour le fond, l'Église catholique demeure une Église patriarcale, cléricale et qui est marquée par une certaine forme de misogynie.

L'actuelle volonté du diocèse de Montréal de former ses prêtres à l'intérieur des murs du grand séminaire plutôt que sur le campus universitaire avec des laïcs, comme ce fut brièvement le cas dans les années soixante-dix, la laisse perplexe. Elle comprend cette situation comme une

volonté d'assurer une séparation entre clercs/laïcs et entre sacré/profane pour le maintien de la culture cléricale. Le refus que les futurs prêtres côtoient au quotidien des femmes crée une distance malsaine qui est ainsi entretenue entre les femmes et les futurs clercs, distance qui favorise un modèle d'Église cléricale et masculine. Enfin, c'est toute une peur des femmes qui est entretenue.

Ses récents travaux sur les femmes engagées dans l'institution ecclésiale, *Les ouvrières de l'Église*, l'ont amenée à se questionner sur les rapports que ces femmes entretiennent avec le clergé. Quotidiennement, au niveau des paroisses, ces femmes travaillent avec les prêtres. Tant que la relation est harmonieuse, que le prêtre est relativement progressiste, elles vivent d'intéressants rapports de collaboration. Arrive un prêtre qui a une autre vision des choses et c'en est fini de la coopération. Le prêtre demeure la dernière instance décisionnelle. La prise de conscience est souvent douloureuse pour ces femmes impliquées. Elles perçoivent alors les rapports de subordination entre hommes clercs et femmes laïques. Ces femmes qui ont un goût pour le religieux, pour le spirituel, qui se sentent concernées par l'Évangile et qui conçoivent souvent leur engagement en Église comme une vocation personnelle, vivent alors toute une ambiguïté. La subordination par-dessus laquelle elles étaient passées, au nom de valeurs spirituelles, finit par les rattraper à moyen terme et à leur jouer des tours. Selon Marie-Andrée Roy, ces rapports de dominations hommes/femmes dans le champ religieux sont inacceptables. Alors que dans la société civile, laïque, profane, des rapports analogues sont considérés inadmissibles, comment peut-on les accepter dans le domaine du religieux? Selon elle, ce sont des rapports à changer.

Au niveau de la hiérarchie cléricale, la féministe Marie-Andrée Roy dérange. Le fait d'enseigner et de faire de la recherche au sein d'un département non confessionnel,

comme celui des sciences religieuses de l'UQAM, lui donne une grande liberté idéologique. Elle sent une liberté d'exprimer, de penser et d'énoncer les résultats de ses recherches comme elle l'entend.

Elle démontre un intérêt pour l'œcuménisme qui est la rencontre des différentes traditions chrétiennes. Elle voit dans les autres Églises chrétiennes un caractère cléricale moins accentué, une plus grande démocratisation du pouvoir, une plus grande ouverture aux femmes (notamment au sacerdoce), une dogmatique moins lourde et une insistance plus grande sur les Écritures. Ces Églises ne sont toutefois pas exemptes de problèmes d'organisation liés au patriarcat. Marie-Andrée Roy croit que les femmes catholiques ont beaucoup à apprendre des autres traditions chrétiennes. Les transformations des institutions religieuses doivent se faire dans la solidarité entre femmes, selon elle, pour dépasser des divisions historiques qui ont souvent été faites par des hommes, comme elle le dit avec humour. Enfin, elle voit l'importance d'un dialogue inter-religieux entre les femmes de toutes les grandes traditions religieuses (judaïsme, Islam, bouddhisme, etc.), car partout, elles ont intérêt à se faire reconnaître pleinement et également.

Sur la question de la déconfessionnalisation du réseau scolaire québécois, Marie-Andrée Roy pense que l'école n'est pas un lieu pour catéchiser la population, mais un endroit pour connaître et comprendre les phénomènes religieux parce qu'ils font partie de la culture québécoise. Elle voit l'importance de conserver une place à l'école pour un enseignement religieux qui ouvre à une compréhension des différentes traditions religieuses et de leurs manifestations pour une plus grande ouverture et compréhension du monde et de la transcendance.

Au niveau de son identité religieuse, la sociologue se définit comme une chrétienne marquée par le catholicisme avec lequel elle

garde ses distances à cause de son caractère patriarcal prononcé. Elle est d'abord et avant tout intéressée par des valeurs de justice, de solidarité, de partage, de paix, de reconnaissance de la personne promues par la tradition chrétienne. Elle a aussi un goût pour une expression spirituelle en tant que femme à partir de l'expérience individuelle de chacune. Elle veut développer pour les femmes des outils qui leur permettent de s'exprimer au plan spirituel, afin d'amener à une réflexion critique face aux positions officielles de l'Église catholique. D'ailleurs, elle dit ne pas partager l'opinion de Rome sur les questions de morale sexuelle notamment, et c'est pourquoi elle manifeste ouvertement son désaccord. L'Église demeure cependant porteuse d'une tradition dont une partie, pour elle, fait sens.

Elle est membre fondatrice de la collective L'Autre Parole qui existe depuis 1976, un regroupement de femmes chrétiennes et féministes. L'Autre Parole est un groupe autonome de femmes qui n'a aucun lien officiel avec l'institution. C'est une instance de critique du discours patriarcal de l'Église où s'exerce un discernement collectif et s'élabore un discours de manière autonome. C'est un lieu où les femmes essaient d'élaborer des modèles alternatifs. Dans cette optique, au niveau de l'expression spirituelle, elles organisaient le mercredi 26 mars 1997 à la chapelle historique des soeurs grises une célébration pascalle féministe qui voulait être une relecture de la semaine Sainte vue par des femmes. L'Autre Parole c'est aussi un lieu de création et d'expression. Les femmes de 23 à 78 ans qui composent la collective y échangent et y font un travail personnel de recherche, le tout dans un climat de «joyeuse anarchie». Surtout, c'est un espace de liberté qui permet d'explorer, par des femmes, des manières de dire et de vivre le religieux.

Marie-Andrée Roy se dit marquée par la théologie de la libération qui part des pratiques de libération des personnes, les voulant debout, libres et accédant à leur pleine humanité. C'est une théologie qui relie la tradition chrétienne à l'expérience de lutte pour la transformation du monde. L'Autre Parole veut être une pratique féministe de la libération où l'on part du vécu des personnes.

Elle a été influencée en tant que féministe, au Québec, par les théologues de l'Autre Parole: Louise Melançon, Marie Gratton, Monique Dumais, Denise Couture. Au niveau international, Elizabeth Schüssler-Fiorenza et la radicale Mary Daly la rejoignent beaucoup. Enfin, les travaux



Marie-Andrée Roy

de la latino-américaine Ivone Gebara l'ont particulièrement marquée.

Elle trouve difficile de faire des prédictions sur l'avenir des femmes dans l'Église au cours des prochaines décennies. Elle voit un nombre croissant de femmes qui aspirent à du changement, qui sont de plus en plus libres et audacieuses. Ces femmes sont conscientes que les choses doivent changer pour qu'elles soient reconnues comme des êtres humains à part entière. Par contre, Marie-Andrée Roy discerne chez les autorités cléricales une certaine lassitude vis-à-vis des revendications féministes. Si l'Église n'accepte pas de changer, les femmes quitteront et il ne demeurera que les tenants et tenants de l'idéologie cléricale. Somme toute, beaucoup de tensions sont à prévoir pour les prochaines décennies.

En ce qui a trait au féminisme au Québec, elle le voit diversifié, extrêmement vivant et dynamique. «Il a beaucoup de souffle», il est capable d'intervenir dans les sphères économiques, politiques, culturelles. Enfin, elle voit l'importance qu'au-delà du développement d'un réseau de services aux femmes, le mouvement doit être politique, jouer son rôle de revendications pour les femmes. L'actuel travail de la Fédération des Femmes du Québec (FFQ) joue bien ce rôle, selon elle.

À tous ceux et toutes celles qui prétendent que le mouvement féministe est mort ou sur le déclin, FéminÉtudes vous défie de rencontrer Marie-Andrée Roy. Elle demeure une preuve vivante que la libération des femmes fait sens. Et que des femmes veillent à ce qu'elle se fasse.

POUR EN SAVOIR PLUS:

ROY, Marie-Andrée, *Les ouvrières de l'Église; Sociologie de l'affirmation des femmes dans l'Église*, Montréal, Mediaspaul, 1996.

DALY, Mary, *Le deuxième sexe contesté*, Montréal, HMH, 1969.

DUMAIS, Monique, et ROY, Marie-Andrée, dir., *Souffles de femmes. Lectures féministes de la religion*, Montréal, Éditions Pauline et Mediaspaul, 1989.

SCHÜSSLER-FIORENZA, Elizabeth, *En mémoire d'elle*, Paris, Cerf, 1986.

Cette chronique est une réflexion critique et féministe sur la place des femmes dans les différents secteurs de la culture populaire. Elle n'a pas pour ambition d'en découper tous les contours, sinon de mettre sous les projecteurs certains phénomènes.

Marie-Andrée Roy

Vous connaissez CMT? Bien sûr que si! C'est la chaîne de musique country logée au 43 chez Vidéotron. Peut-être en zappant êtes-vous déjà tombée sur cet étrange canal où le téléphile qui n'est pas familier avec cet univers s'arrêtera avec curiosité; un cow-boy solitaire chante une complainte de l'Ouest devant une foule de femmes hystériques tandis qu'une superbe femme aux bottes et au chapeau blancs, tout droit sortie d'un concours de Miss America, pleure l'amoureux qui l'a quittée pour des horizons sauvages...

Et oui! Vous venez de découvrir l'univers de la musique country de Nashville... à des milliers de kilomètres de Country Centre-Ville, de Renée Martel et de notre royale famille Daraiche, reflet d'un certain Québec et d'une tradition qui remonte plus loin que les Ti-Blanc Richard et Willie Lamothe. Le western, de son autre nom, demeure un genre très populaire aux États-Unis et dans l'ensemble du Canada, exception faite du Québec. En pleine expansion, l'industrie de la musique country se commercialise de plus en plus, grignotant progressivement la part de marché de la musique pop. Les similitudes sont grandes entre les deux, du moins en ce qui a trait avec ce qu'on attend des femmes. Le talent a souvent bien peu à voir, pour les chanteuses country, avec la réussite. Je m'explique.

Le succès fulgurant de la canadienne Shania Twain aux États-Unis a attiré mon attention sur cette importante partie de la culture populaire américaine qui gagne de plus en plus de terrain au Québec. En me penchant sur une quinzaine de chanteuses country au succès très respectable et actuel comme Lorrie Morgan, Terri Clark, Carlene Carter, Reba McEntire, Faith Hill, Trisha Yearwood, etc. j'en suis venue à une constatation; peu importe la nature des textes de ces chanteuses, elles doivent, en majorité, projeter une image bien loin de la femme émancipée qu'elles prétendent être.

La chanson popularisée par Shania Twain «If You're Not In It For Love, I'm Outta Here!» annonce des couleurs de libération, du moins d'une certaine

Femmes et culture populaire LA REPRÉSENTATION FÉMININE DANS L'INDUSTRIE DE LA MUSIQUE COUNTRY

indépendance féminine avec des paroles comme:

L'homme dit:
*Babe I can change your world
Make you a cover girl
Yeah you could be a beauty queen
In a magazine
Now tell me, what's your sign?
Why always the same old ligne?
I'll be in number 409
If you change your mind*

La femme lui répond:
*Let me make it clear
To you my dear
If you're not
In it for love (baby)
Willin' to give it all you got
If you're not in it for life
If you're not in it for love
Let me make it clear
To you my dear
If you're not in it for love
I'm outta here!*

Ces paroles sont le signe que trente ans de féminisme contemporain ont eu un effet sur les mentalités, puisque dans ce dialogue, la femme est autonome et égale à son interlocuteur. Terri Clark, dans sa chanson «Better Things To Do» reprend pratiquement le même discours:

*Check the air in my tires
Straighten my stereo wires
Count the stars in the sky or just get on
with my life
I don't need to waste my time crying over you
I got better things to do*

Shania Twain signe l'ensemble des chansons de son album *The Women In Me*, alors que Terri Clark en fait presque autant, révélant des talents musicaux au-delà d'un seul physique et d'une jolie voix. Cependant, alors que Terri Clark présente une image sobre de cow-girl, Shania Twain joue la femme-objet, plusieurs des photos de

son album la réduisant à un objet de désir sexuel. Par l'image, on fait de l'artiste volontaire un être à désirer plus qu'à respecter. Les mêmes impressions avec quelques variantes—certaines chanteuses jouant le romantisme, d'autres le mystère—se dégagent clairement en une tendance générale.

On retrouve cette même tendance à présenter visuellement la femme en tant qu'objet de désir chez les chanteuses plus âgées. Lorrie Morgan, sur son album *Greatest hits*, est un excellent exemple de ce que j'essaie de démontrer. Elle expose tantôt un plongeant décolleté digne d'une publicité de soutien-gorge, alors qu'on la «surprend» ensuite étendue sur un divan, dans un superbe déshabillé en satin, attendant impatiemment l'homme de la chanson «Back In Your Arms Again» qui l'a quittée, pour enfin nous laisser dévorer par son insistant regard, un doigt entre les lèvres entrouvertes... Dans la même lancée, nous n'avons qu'à penser à la légendaire Dolly Parton, ce petit bout de femme qui s'est fait munir d'une poitrine immense, se créant une marque de commerce qui a plu et qui continue de plaire à des milliers d'amateurs de country et de belles Barbies. Modèle bien loin d'une féminité moyenne.

Peut-être plus que dans la musique populaire, les femmes de la musique country, à part quelques femmes d'exception telles k.d. Lang ou Rita McNeil, doivent répondre à de hauts standards d'esthétique. Alors qu'on retrouve généralement des allures romantiques (Whitney Houston, Maria Carey) ou franchement provocatrice (Madonna, Spice Girls) dans l'industrie pop, les country girls doivent être sexy à souhait.

Il serait fallacieux de ma part de généraliser en mettant toutes les chanteuses de country dans la même catégorie. Mais il est assez difficile de nier qu'une majorité d'entre elles jouent, par leur image, les suites femmes-objets. Sans compter que dans la

suite à la page 20

FONDS ANITA CARON

Le «Fonds Anita Caron» a été créé dans le but de contribuer financièrement aux activités de formation et de recherche des étudiantes et des étudiants inscrits à la concentration de 1^{er} et de 2^e cycles en études féministes et des étudiantes et étudiants de 3^e cycle membres de l'Institut de recherches et d'études féministes.

Le Comité exécutif composé de la directrice, de la coordonnatrice de l'enseignement, de la coordonnatrice de la recherche et de l'agente de recherche et de planification est mandaté par le Conseil de l'IREF pour recevoir et approuver les demandes.

**POUR L'ANNÉE 1997-1998:
UN MONTANT DE 800,00 \$ EST
DISPONIBLE ET RÉPARTI COMME SUIT:**

**Fonds de dépannage
aux étudiantes et étudiants**

Un montant maximum de 150,00\$ (ou selon les sommes d'argent disponibles au moment de la demande) sera attribué par semestre par personne comprenant: abonnement à des revues, achats de volume, location de matériel audio-visuel ou informatique, aide à l'édition, frais de garde, et/ou toute autre demande jugée recevable par le comité exécutif.

**Activité organisée par les étudiantes
et les étudiants**

Un montant de 100,00\$ sera accordé pour défrayer les coûts afférents à l'organisation d'une activité, tels que: débat-midi, conférence, séminaire, visionnement d'un film ou tout autre événement qui s'adresse aux étudiantes et aux étudiants en études féministes.

Revue «FéminÉtudes»

Contribution financière (maximum 500,00\$) à la publication de la revue FéminÉtudes. À noter que ce montant est sujet à changement. Le montant d'argent disponible varie selon les fonds disponibles suite à la vente des numéros précédents de la revue.

**Publication d'un mémoire de maîtrise
en études féministes**

Publication par l'IREF du meilleur mémoire de maîtrise d'une étudiante, d'un étudiant diplômé à la concentration de 2^e cycle en études féministes dont la note attribuée au mémoire est A-, A ou A+. La sélection des mémoires se fait par le Comité de gestion de la concentration de 2^e cycle.

**Les demandes doivent être acheminées
à l'adresse suivante:**

Institut de recherches et d'études féministes
a/s: Comité exécutif Université du Québec à Montréal Local T-4545
C.P. 8888, Succursale Centre-Ville
Montréal, Québec H3C 3P8
Téléphone: (514) 987-6587
Télécopieur: (514) 987-6742
Courrier électronique: IREF@UQAM.CA

ZIZANIE CHEZ LES MENEUSES DE CLAQUES

Brigitte Robert

Depuis deux ans, je m'emmerdais royalement sur les bancs de tous les colisés d'Amérique du Nord. J'en avais marre d'attendre les débuts de parties, les demi-temps, les fins de parties, les victoires et les défaites, les quarts de finales, les demi-finales et les finales. Je surveillais constamment mon assiette, mes kilos, mes gestes, mes sourires, mes ongles et ma coiffure. Nous embarquions dans l'avion après tout le reste de l'équipe, après les grandes vedettes mâles qui nous poignaient l'cul aussitôt que nous avions le dos tourné. Bref, le monde entier nous prenait pour des catins ridicules. Je me demande encore pourquoi j'ai attendu aussi longtemps...

Dotée d'une patience d'ange, ma copine Sylvie, philosophe, répétait avec un dédain calculé à chacun de mes soupirs excédés: «les voies de Dieu sont impénétrables mon enfant. Priez, Priez!», ce qui me faisait rire à tout coup, sauf le fameux soir du 22 février, à Dallas... Quand le quart arrière de l'équipe a échappé le ballon d'une façon tellement stupide, j'ai vu rouge. Non mais quel crétin! Quand ça s'est produit, j'étais

suite de la page 19

quinzaine d'albums que j'ai eu la chance (ou le malheur) d'écouter, aucun n'avait l'ombre d'un début de conscience sociale. L'amour, l'amour, toujours l'amour...

Du côté des messieurs, pas grand chose de mieux. Les stéréotypes -muscles, bronzage, virilité- sont de mise. Les textes des nombreuses ballades sont souvent aussi sirupeux et insipides que ceux des dames. Car il faut le dire, l'industrie country ne semble pas plus favoriser des apparences d'intelligence chez les hommes ou les femmes. Le cow-boy serait-il en train de devenir objet de convoitise sexuelle comme l'est depuis longtemps la cow-girl, de Patsy Cline à Shania Twain?

Signe des temps ou culture spécifique? Difficile à dire. Une chose est certaine, la chanteuse country doit être féminine jusqu'au bout des doigts. Une majorité de Nord-Américains entretient cette image de la femme idéale en tant qu'objet sexuel qui

assise sur le banc tout près de lui et ça m'a pris soudainement; j'ai «pitché» mes pompons, j'ai attrapé le ballon et je me suis élancée sur le terrain en faisant r'voler tout le monde sur mon passage. Des costauds de six pieds tombaient comme des mouches et les arbitres sifflaient à en perdre haleine, les yeux exorbités. L'entraîneur de l'équipe adverse n'en revenait pas et moi je courais, courais comme une folle. Que dis-je. Comme une gazelle! Quelques fractions de secondes avant de compter le but théoriquement vainqueur, j'ai vu la grande Sylvie qui hurlait de bonheur en branlant ses pompons. Elle et toute l'équipe de meneuses de claques ont fait leur show quand le ballon est passé entre les sacrosaints poteaux! J'avais réussi un exploit et que personne ne m'appelle cocotte, parce qu'il va savoir de quel bois je me chauffe! J'étais tellement contente, même si tout le monde me gueulait après, même si l'entraîneur voulait me tuer, même si les journalistes voulaient savoir mon nom en même temps... Je ne voyais plus que les filles dans les estrades qui défiaient leur chum du regard, ma chum Sylvie qui riait de bonheur, pis moi, dans l'oeil de la caméra, en train de répondre au commentateur sportif: «les voies de Dieu sont impénétrables...»!

attend son homme, très viril comme le sont les Garth Brooks et Billy Ray Cyrus. Serions-nous sur le point d'atteindre une égalité entre les sexes? Une égalité qui fait de la femme et de l'homme deux objets de consommation, personnifiés dans le cas présent par les stars de l'industrie musicale country. Ce nivellement par le bas, car il est bien question ici d'un recul de l'humanité, n'amène-t-il pas une «égalité dans l'insignifiance» comme le disait récemment la professeure Lucille Beaudry dans un de ses cours? Si le corps et l'apparence continuent de dominer l'esprit, la pensée et la création -situation actuellement vécue dans l'actuelle société de consommation- d'humains il ne sera plus question, mais bien de mamifères intelligents.

Une certitude demeure: dans son oeuvre de déconstruction des genres, le féminisme est loin d'être parvenu à ses fins, du moins dans l'industrie country. Et si ces artistes avaient plus qu'une image à offrir?

QUAND LA POÉSIE MITRAILLE

MANIFESTE DOUX

Judith Trudeau

Pour toi
femme de la Polytechnique
femme battue par des malheureux
femme torturée par un système négligé
femme violée dans les guerres des hommes
femme mutilée, infibulée, excisée dans les
pays africain et péninsule arabiques
femme née dans la prostitution
femme que l'on voile
femme-bébé que la Chine abandonne
femme savante que l'on cloître en
Afghanistan
femme que l'on garde dans l'ignorance
femme réduite à la maternité
femme réfugiée
femme affamée

mais aussi pour toi

Lucy, Ève, Marie
femme de toute les luttes
Georges Sand et Camille Claudel
Simone de Beauvoir et Aung San Suu Kyi

«Ce qu'il faut ce n'est pas seulement
quelques femmes pour tracer le cours de
l'Histoire mais beaucoup pour tracer le
cours de la politique».

Et enfin pour toi la femme ordinaire
qui pense ne pas avoir d'histoire
issue d'un berceau aux barreaux de fer
forgé par nos mères et nos grands-mères

Pour nous toutes sans exception
Noires comme la nuit
Rose crépuscule
Grises comme l'orage
Dorée par le soleil au zénith
Joignons-nous pour filer le ciel

Au rouet de notre histoire
Unir nos voix pour créer le tissu
Digne d'un avenir où nos droits seront des
acquis

Manon Fontaine

Les pores abandonnent le silence blanc de
la chair sous la peau qui déserte. Alors les
blessures interdites clignent de l'oeil,
éblouies par la main qui caresse l'encre des
maux. La jouissance, claustrophobe depuis
les doigts sales, cimente le corps morcelé et
suit le sillage du sperme sur la peau
rapiécée.

Manon Fontaine

Rageuse
La main
Qui cherche
Hystérique
La vérité
Gravée en braille
Sur la peau
Derrière
Les dents blanches

LA FEMME DES ANNÉES 20 OU LES SOUVENIRS EN JUPON

Judith Trudeau

Tannée d'être traité en victime
Victime de toi, de tes humeurs, de tes colères
Colère noire traduit l'oeil au beurre
Noires comme les nuits blanches où je t'attends
Comme les traits
Comme les balles
Comme le lâche qui sait le bébé

Tannée d'être traité en victime
Où je suis sous-payée
De la femme-poteau à la femme-objet
Objet de luxe ou de survie
Vieux cercle rond
Forme de ma féminité, de ma pensée
C'est pas parce que t'es belle que tu peux
pas parler
Crache le bobo, vas-y crève, gratte, ronge,
hurle

TANNÉE D'ÊTRE TRAITÉE EN VICTIME

Moi aussi je peux décider
Du sort du pays
En voie de développement.
Manucure tes orteils,
Essuie ta vaisselle,
Salit toi pas trop
T'es trop beau pour être vrai
Vraiment touché du compliment
T'es-tu tannée d'être innocent?
Cent piasses que tu toffes pas
La vie d'une femme des années 20
Si Vain qu'ça? Et s'il fait froid cet hiver, je
tricoterai mes enfants la laine de votre père
ou celle de l'oncle Fernand

PEUT-ÊTRE L'AVEZ-VOUS DÉJÀ REMARQUÉ

Judith Trudeau

Les frissons comptent les os de ma colonne
Mes talons claquent régulièrement
Mon coeur enfle ses gants
Je garde la tête haute mais,
Mes yeux ronds se cognent sur les côtés
Je veux faire taire l'effroi
et la peur boulimique
Montréal rue Ontario
Les pavés sont mâles
Les édifices sont mâles
Quelques prostituées
Peut-être pas assez
Le ciel est profiter
Et les ruelles maniaques
Un caillou dans ma chaussure
Je fais ce qu'il se doit
Montrant mon cul à la lune
C'est Pierrot qui la ramasse
Dans la rue de sac
Il y plante sa chandelle

le feu déversé
Il y rote un adieu
J'ai besoin d'une plume
Peut-être pour m'envoler
Ou pour dormir dessus
Mais avant écrire, écrire un simple mot
J'applique ma virginité et étend
maladroitement
«RUELLE DU VIOL»

Je repars les talons dans la main
Monte jusqu'à Papineau
M'arrête chez un copain
Et Dieu m'ouvrit sa porte

MÉMOIRE DE MES MOIS

Judith Trudeau

Janvier, Jean viola
Février, La fauve hurle
Mars, Ma race économique
Avril, Avé, il me drille
Mai, Mémoire de l'inquisition
Juin, Jus intense d'une bombe au napalm
Juillet, Jouir de l'ourlet en son sein
Août, Louis loue sa Loulou
Septembre, Sept membres du cabinet Chrétien
Octobre, Ocre microbe d'une crise Falardeau
Novembre, Dove sur la jambe que l'on rase
Décembre, Des cendres sur ces femmes
savantes

Brigitte Robert

RÉSEAU DES LESBIENNES DU QUÉBEC/QUEBEC LESBIAN NETWORK: VERS UNE COMPRÉHENSION GLOBALE

De retour sur la scène médiatique après plusieurs années de discrétion, les lesbiennes se dotent d'une voix toute neuve et semblent plus déterminées que jamais à être visibles dans la société actuelle. Réputées pour ne rien faire à moitié, elles ont en effet décidé de sortir d'un milieu restreint pour se regrouper sous la bannière d'un réseau provincial.

Si leurs réunions passent pour des sabbats mystérieux, que leurs amours restent souvent secrets et que la sensibilité jaillit de leurs propos parfois virils, c'est qu'elles en ont beaucoup à dire après des milliers d'années de silence sporadique. Le réseau des lesbiennes du Québec servira d'outil de ralliement et aura pour principale préoccupation de voir au respect des droits des lesbiennes de profils et de régions divers. Très souple et accessible, ce mode de regroupement permettra d'abord à l'information de circuler.

Déplorant leur manque de visibilité ainsi que l'absence de regroupement de femmes, c'est lors des États généraux de la communauté gaie et lesbienne de mars 1996 qu'est apparue la nécessité de mettre en valeur les besoins spécifiques des lesbiennes dans la communauté gaie. Battre le fer quand il est chaud, avez-vous dit? C'est ce que vingt femmes ont fait en créant les six comités qui se sont chargés de l'organisation, du financement et de la réalisation du congrès de fondation. Neuf mois plus tard leur travail a porté fruit et c'est le 8 décembre 1996, après un week-end d'échanges et de discussions que les quelques quatre cents femmes présentes au congrès ont voté à l'unanimité la création officielle du réseau, puis élu un comité provisoire chargé d'en définir et d'en présenter les objectifs à toute lesbienne désireuse de s'impliquer. Cette implication, la vôtre peut-être, est nécessaire pour la réalisation concrète de ce travail de longue haleine.

Leur déclaration de principes et de valeurs se base sur la reconnaissance de la solidarité et de la diversité comme richesses majeures. Le RLQ/QLN souhaite ainsi favoriser au plus haut degré la démocratie, la concertation et le respect des différences. Mais les défis sont nombreux; le premier est de récolter l'unanimité sur tous les votes concernant les orientations du réseau. Il est également important d'acquiescer suffisamment d'autorité pour affirmer le point de vue des lesbiennes sur les

questions relatives à leurs besoins vis-à-vis le reste de la communauté gaie.

Par le passé, plusieurs tentatives de regroupement furent tentées. Espoirs qui se sont soldés par des échecs, ou du moins par de longues remises en question du politique à l'intérieur du mouvement. On le sait, les lesbiennes sont affublées d'une étiquette de militantes radicales. Certaines d'entre elles ont même été jusqu'à prétendre être les seules vraies féministes, étant les seules à ne pas coucher avec l'ennemi!

UNE FORCE À DÉCOUVRIR

Écartées du mouvement féministe, les lesbiennes militantes se sont longtemps fait reprocher de nuire à son image. Encore blessées de ce qu'elles perçoivent comme une injustice, elles souhaitent que leur contribution et leurs efforts soient reconnus et valorisés. L'atmosphère de la communauté lesbienne a bien changé depuis 1970 et le RLQ/QLN n'a pas l'intention de se confiner à des positions radicales. Les organisatrices favorisent une ouverture aux lesbiennes de toutes allégeances, car être lesbienne n'est pas qu'un choix politique, mais surtout une préférence qui est parfois difficile à assumer ou à affirmer pour des femmes aux prises avec une image négative de leur orientation. Ce regroupement de lesbiennes est une première au Québec et celles-ci font un pas vers l'avenir en faisant table rase des tabous, préjugés et interdictions qui ont trop longtemps marqué leur statut.

La question des liens à développer entre le RLQ/QLN et les autres organismes de femmes déjà actifs un peu partout dans la province sera aussi une priorité. Espérons qu'ils seront nombreux, enrichissants et qu'ils tisseront plus étroitement les collaborations déjà existantes. Selon sa capacité, le réseau souhaite également appuyer des groupes et des personnes qui en feront la demande. Promouvoir et défendre les droits et intérêts des lesbiennes, assurer un service de référence, éduquer les lesbiennes sur leur propre histoire et informer le public sur les particularités de leurs réalités sont autant de priorités pour le réseau. On souhaite également y organiser des activités de financement pour devenir le plus autonome possible, ainsi qu'être en mesure d'intervenir directement et ponctuellement.

Lors de cette fin de semaine du 8 décembre dernier, l'accent a été mis sur l'échange et la communication. Une vingtaine d'ateliers thématiques (mécanique automobile, spiritualité, racisme, famille, féminisme, sexualité, etc.) furent mis sur pied dans le but de favoriser l'expression et la participation des femmes venues de l'Estrie, du Saguenay et des Laurentides. Ces ateliers étaient une excellente façon de cerner les besoins réels des lesbiennes. Déplorant l'absence de connaissances sur l'histoire lesbienne, un méga spectacle sur le sujet fut présenté et toutes les équipes de son, d'éclairage, de montage ainsi que les comédiennes étaient du beau sexe! Il est encourageant de constater qu'autant de femmes, ayant choisi des métiers non traditionnels ont su s'impliquer dans un projet collectif et passer par-dessus l'isolement où les confine leurs professions. Il y avait là des femmes de tous les âges, de tous les milieux, de tous les styles et de différentes régions; de la mère de famille à l'étudiante. C'est précisément cette variété qui donnait le ton à cette communauté timide de femmes qui veut réussir à créer quelque chose de neuf et de différent pour le présent et l'avenir.

Largement couvert par les médias alternatifs, le congrès a nettement été boudé par les grands portes-parole de l'actualité, faut-il s'en étonner? Lesbiennes vous dites? Mais le mépris ne fera qu'un temps; longue vie aux femmes de bonne volonté!!!

Le projet vous intéresse? Pour appuyer, devenir membre, obtenir de l'information ou faire des suggestions, vous pouvez contacter:

Réseau des lesbiennes du Québec/
Quebec Lesbian Network

(514)731-6083;

fax: (514)737-6464;

e-mail: m125104@er.uqam.ca.

Ou bien écrire à l'adresse suivante:

C.P. 476, succ.C,

Montréal (Québec) H2L 4K4.

Manon Fontaine

HISTORIQUE DU MOUVEMENT DES FEMMES À L'UQAM

1975 :

Fondation du Comité - Femmes.

Organisation de débats-midi pour « s'éclaircir les idées ».

Revendications :

- Participation et intégration des femmes en milieu de travail.

- Droit à l'avortement libre et gratuit.

- Affranchissement et autonomie face au pouvoir patriarcal.

1976-1977 :

Rassemblements spontanés de féministes.

« Ces femmes étaient principalement poussées à réagir de façon sporadique à des attaques et situations sexistes et discriminatoires. »

- Prise de parole dans le journal *L'Unité*.

1978-1979 :

Années très mouvementées pour le Comité-Femmes de cette époque.

- Les femmes militent avec la Coalition nationale pour le droit à l'avortement libre et gratuit (CNALG)

- Permanence assurée au local (que le Comité va perdre ultérieurement)

- Rapports tendus avec l'exécutif de l'AGEUQAM (peur de l'ingérence de l'exécutif dans les dossiers concernant la situation des femmes)

- Pression au journal *L'Unité* pour la féminisation des textes.

1980 :

Rassemblement spontané pour obtenir un système de garderie à l'intérieur de l'UQAM.

1982 :

Le Comité-Femmes est composé essentiellement de militantes lesbiennes radicales.

Elles mènent une lutte contre les commerçants de films et autres propagandes pornographiques.

1983 :

L'analyse lesbienne radicale est encore présente et très importante au sein du Comité-Femmes.

- Réaffirmation de l'autonomie face à l'AGEUQAM.

- Échec quant à la création d'un document permettant la liaison entre les femmes des différents modules.

1984 :

Le Comité-Femmes travaille en collaboration avec l'organisation des femmes dans l'ANNEQ (ODFAC) à la rédaction d'un document permettant la mise sur pied d'un forum de femmes sur différents sujets ; l'argent et les femmes, le harcèlement sexuel, l'analyse féministe, etc.

- Mise sur pied d'une coalition uqamienne (non-officielle) contre la discrimination qui est faite aux femmes à la Coop.

1989 :

- Rassemblement spontané de femmes pour la rédaction d'un texte en réaction aux événements sanglants de Polytechnique, le 6 décembre.

- Rédaction du journal *La Revue* (dossier étoffé sur l'avortement).

- Justification de la pertinence du Comité-Femmes ainsi que de sa non-mixité.

1990-1991 :

La collective est composée d'une quinzaine de femmes très engagées.

- Obtention d'un local permanent suite à une pétition signée par 1000 personnes et à des lettres d'appuis provenant de différents organismes internes et externes.

1991-1992 :

La collective revient en force et publie régulièrement le journal *Écrits D'elles*.

- La brigade Rose dénonce le système peu efficace de l'UQAM pour les plaintes de harcèlement sexuel. Elle est largement couverte par les médias.

1994 -1995 :

Le thème « Solidaires dans nos différences contre les violences faites aux femmes dans le monde » est représentatif de ce Comité-Femmes.

- Semaine d'activités importantes entourant la semaine du 6 décembre et lecture d'un manifeste sur la Grande Place de l'UQAM.

1996 :

Le Centre de Femmes s'essouffle mais un groupe de militantes est rassemblé pour participer à une vigile de 24 heures à Québec pour dénoncer la pauvreté des femmes.

1996-1997 :

- Le centre devient une O.S.B.L. à la demande de l'université.

- La nouvelle équipe du Centre est très dynamique et elle garde la volonté de conscientiser la population étudiante à l'oppression des femmes : « Étudiantes et solidaires pour un monde égalitaire » telle est la devise du groupe !

INSTITUT DE RECHERCHES ET D'ÉTUDES FÉMINISTES

COURS OFFERTS À LA CONCENTRATION DE 1ER CYCLE EN ÉTUDES FÉMINISTES

Les cours de la concentration s'adressent aux étudiantes, étudiants de tous les programmes, aux étudiantes, étudiants libres et aux personnes admises dans la Concentration. Pour être admises, admis à la concentration (6 cours), il faut faire une demande à cet effet auprès des responsables et suivre le cheminement proposé.

Session d'été 1997: du 5 mai au 27 juin

COM4512-10
Femmes et cinéma
Horaire:
Lundi-mercredi 18h00-21h00

POL4845-20
Femmes et État
Horaire:
Mardi-jeudi 09h30-12h30

Session d'automne 1997: du 2 septembre au 19 décembre

ECO1401-40
Femmes et économie
Horaire: Jeudi 09h30-12h30
Professeure: Ruth Rose

FEM2000-10
Introduction aux problèmes et aux méthodes de recherches en études féministes
Horaire: Lundi 09h30-12h30

GEO4328-40
Les femmes et leur rapport à l'espace géographique
Horaire: Jeudi 09h30-12h30
Professeure:
Marie-Anne Jarochoswka

HIS4370-40
Les rapports sociaux de sexe-genre en Europe 19^e-20^e siècles
Horaire: Jeudi 14h00-17h00

LIN1650 -20
Femmes et langage
Horaire: Mardi 09h30-12h30
Professeure: Jacqueline Lamothe

LIT252S-10
**Corpus d'auteur:
Marguerite Yourcenar**
Horaire: Lundi 14h00-17h00
Professeure: Elène Cliche

LIT250H-40
Corpus d'auteur: George Sand
Horaire: Jeudi 09h30-12h30

POL4022-50
Femmes et développement
Horaire: Vendredi 09h30-12h30
Professeure: Chantal Rondeau

POL4102-20
Femmes et politique
Horaire: Mardi 14h00-17h00

SOC6311-40
**Femmes et féminismes:
analyses sociologiques**
Horaire: Jeudi 18h00-21h00
professeure: Francine Descarries

TRS1301-30
Femmes, vie privée et rapports de sexe
Horaire: Mercredi 18h00-21h00

TRS5300-10
Violence faite aux femmes et interventions féministes
Horaire: Lundi 18h00-21h00

Concentration de 2^e cycle en études féministes

Les personnes intéressées par la concentration doivent:

- être déjà admises dans un programme de maîtrise à l'UQAM;
- faire connaître, auprès de l'Institut de recherches et d'études féministes, leur intention de s'inscrire à la concentration;
- s'inscrire dans le cadre de leur programme, au séminaire FEM7000: Séminaire multidisciplinaire en études féministes qui s'offrira à la

session d'automne 1997, le mardi de 14h00 à 17h00;

- compléter six crédits en études féministes dans le cadre de leur programme de maîtrise;
- rédiger un mémoire sur un sujet en lien avec les études féministes et être accompagnées, dans la poursuite de leur projet, par une personne considérée apte à diriger ou co-diriger des travaux en ce domaine.

Les personnes ayant satisfait aux exigences de la concentration recevront, en fin de programme, une attestation de deuxième cycle en études féministes.

Pour plus d'informations, communiquer au secrétariat de l'IREF au 987-6587, Télécopieur: 987-6742, courrier électronique: iref@uqam.ca